This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

By Mercedes Jaruco,
Countess Merlin.
Pres. copy to Lady
Helena Robinson

16[00]

.1.127

Paris, Imprimerie de GAULTIER-LAGUIONIE,
rue de Grenelle-St-Honoré, 55.

mes douze

premières années.

. . . . . Un climat
sous lequel il n'y a pas d'enfance.

PARIS.

—

MDCCCXXXI.

60

ALP7336

Ce n'est point un roman que l'on va lire, c'est un simple récit des souvenirs de mon enfance. Le hasard l'a fait naître. Un soir d'été, à la campagne, me promenant seule, et

ALP7336

livrée à une douce mélancolie, je me sentis peu à peu transportée dans le passé : j'y cherchai dans le cours de ma vie, les momens où j'avais cru entrevoir l'image du bonheur, et mon pays, mon enfance, vinrent s'offrir naturellement à ma pensée. C'était un doux rêve; je voulus le prolonger. Je pris la plume en rentrant, et traçai cette légère esquisse des premières impressions de ma vie.

En la dédiant à mes amis, je crois

leur faire presque une confidence : je ne leur demande, en échange, qu'un peu de sympathie. Bien loin de moi la prétention d'être auteur. Je pense, parce que je sens, et j'écris ce que je pense. Voilà tout mon art.

mes douze

PREMIÈRES ANNÉES.

I. Tu m'as souvent demandé, ma chère Léonor, de te raconter les premières années de ma vie. L'histoire en est simple, si la vie est dans les événemens, mais elle ne sera pas dé-

pourvue d'intérêt pour ces êtres dont l'existence est plus en eux-mêmes qu'en dehors; chez qui la réflexion est devenue une habitude, et qui, ayant le germe d'une grande puissance morale, devancent souvent l'expérience personnelle et comprennent, par instinct, les passions et les sentimens des autres.

Je suis née à la Havane. Mon père, issu d'une des premières familles de la ville, se trouva, en sortant de l'enfance, maître d'une fortune considérable. Il devint amoureux, et épousa à quinze ans ma mère, à peine entrée dans sa douzième année, belle comme

le jour, et réunissant tous les charmes naturels dont le ciel, dans sa munificence, peut douer une mortelle. Leur premier enfant les combla de joie, et je pourrais dire de surprise, surtout ma mère qui venait à peine de quitter les poupées : aussi aucun regret ne troubla leur visage quand on leur annonça mon sexe : plus tard les préjugés du monde leur auraient fait désirer un fils, et l'expérience de la vie les eût fait trembler pour le bonheur de leur fille. Peu de jours après ma naissance, mon père reçut une lettre d'un de ses oncles, établi depuis long-temps en Italie, et le seul parent qui lui

restât du côté de son père. Il le priait avec instance de venir le voir au plus tôt, l'affaiblissement de sa santé lui faisant pressentir sa fin prochaine. Il nommait mon père son légataire universel. Le départ fut résolu : mais comment faire entreprendre un voyage de mer aussi long à un enfant d'un âge si tendre ? Après bien des incertitudes, des larmes et des regrets, il fut décidé que je resterais confiée à ma bisaïeule maternelle, et que l'absence de mes parens ne se prolongerait pas au-delà de six mois ; mais le sort en avait décidé autrement. Ils partirent, et le bonheur qui accom-

pagne l'enfance m'empêcha de mesurer la grandeur de ma perte. Ce premier événement de ma vie eut une influence immense sur mon éducation et sur ma destinée.

II. On me remit dans les bras de ma bisaïeule.... Oh ! comme le cœur me bat, au seul nom de cet ange de bonté ! Jamais la vieillesse ne s'est présentée sous un aspect aussi aimable, aussi doux ; c'était l'idéal de son âge. A une égalité d'humeur inaltéra-

ble elle réunissait l'indulgence et la gaîté. Après avoir établi onze enfans et avoir consolidé leur fortune, elle se trouvait environnée de l'amour et du respect de tous ceux qui l'approchaient. Je me souviens d'avoir assisté chez elle à des réunions de famille où l'on comptait, en ligne directe, quatre-vingt-quinze personnes. J'étais le dernier anneau de la chaîne.

Ma tendresse pour Mamita était au-dessus de mon âge; on y trouvait le germe de toutes les affections de mon ame. Mon amour pour elle était une espèce de culte, et mon cœur passionné essayait, sans en avoir la

conscience, une puissance qui plus tard pouvait devenir funeste.

Mamita avait été d'une rare beauté et conservait encore celle de son âge; ses cheveux, blancs comme la neige, relevés avec grace, et attachés en nattes sur sa tête, laissaient tout-à-fait à découvert un front parfaitement dessiné, et des yeux bleus d'une douceur angélique. Ses traits fins et délicats décelaient son ame tout entière, par une expression indicible de calme et de bienveillance habituelle; de même que la blancheur à peine colorée de sa peau, comme un voile transparent, gazait légèrement de petites vei-

nes bleues qui lui donnaient encore à son âge presque le charme de la jeunesse. Elle était d'une taille moyenne, mince, et d'une propreté extrême; toujours habillée en blanc, et tellement soignée dans sa toilette, qu'on ne trouvait pas à la fin de la journée la moindre altération, soit dans l'arrangement de ses cheveux, soit dans les plis de sa robe. Elle avait pour moi une tendresse si vive, que ses enfans lui en faisaient souvent, et seulement par plaisanterie, de légers reproches. « Que voulez-vous », leur disait-elle avec douceur, « c'est le dernier degré de mon existence que je

touche en elle, laissez-moi en jouir!...» et les autres de renchérir sur sa tendresse, et moi d'en profiter. Voilà comment se sont passées les premières années de ma vie. Toujours environnée d'amour et des plus tendres soins, l'éloignement de mes parens était, pour tous ceux qui m'entouraient, un nouveau motif de s'intéresser à moi: toute la famille avait le droit de me gâter, et personne n'avait celui de me traiter sévèrement. Il en est donc résulté, qu'étant née sensible et confiante, et n'ayant reçu dans mon enfance que des impressions analogues à ces penchans, je m'étais imaginée

que le monde était peuplé d'amis, et que nous n'étions nés que pour nous aimer et nous rendre heureux mutuellement. Plus tard l'expérience a rectifié ce qu'il y avait d'exagéré dans ces idées, mais j'ai toujours conservé une disposition à m'avancer avec confiance au-devant des cœurs qui me semblaient bien disposés pour moi : je croyais y trouver des amis d'enfance, et les mécomptes, loin de refroidir mon ame et de la disposer à se replier sur elle-même, n'ont fait que la rendre plus sensible aux sentimens d'affection. Aujourd'hui la connaissance du monde m'a démontré les inconvéniens atta-

chés à un tel caractère, et j'en ai tiré une triste vérité, c'est que l'excès de la bienveillance dans une femme, est une des dispositions les plus à redouter pour son bonheur.

III. J'appris, je crois, en même temps à lire et à parler; au moins, je n'en ai pas le souvenir; mais, ma première instruction fut très négligée, par la crainte qu'on avait de me contrarier, et comme le goût du travail n'est que le résultat de la raison ou de

l'habitude, je trouvais plus agréable d'éviter une contrainte, dont je ne sentais pas l'utilité, et je préférais les jeux et les espiègleries. Quant à celles-ci, je ne les épargnais pas plus à mes maîtres qu'à mes camarades d'enfance ; et je me souviens d'avoir fait voler en l'air, plus d'une fois, le bonnet de mon vieux maître d'écriture, qui, ne pouvant parvenir à me faire tracer des lignes, s'était avisé de m'apprendre à servir la messe. Mes jeux se ressentaient de cet esprit de liberté, je pourrais dire de domination, dans lequel j'étais élevée. Toujours, je jouais de droit le premier rôle, et je ne le cé-

dais qu'à ceux que j'aimais le plus. Personne n'avait la force de mettre en usage l'autorité pour me ramener à la raison. Commettais-je une faute, on n'employait jamais d'autre moyen que la persuasion, en faisant agir les sentimens du cœur, et je crois n'y avoir jamais résisté.

Qu'en est-il résulté? que ma sensibilité, ainsi mise en jeu de bonne heure, prit un développement précoce, et un degré d'exaltation, qu'elle a toujours conservé.

J'avais une tante, sœur de ma grand'mère, à peine âgée de vingt-cinq ans, qui demeurait avec Mamita. Je l'aimais

tendrement; c'est elle qui me donna les premières leçons de grammaire française, et à qui je dois ma première instruction religieuse. Elle m'avait enfin amenée insensiblement, par sa douceur et sa gaîté, à envisager le travail comme un plaisir.

IV. A cette époque (j'avais à peu-près huit ans et demi) mon père revint d'Europe. Il avait été nommé inspecteur-général des troupes de l'île de Cuba, et bien que cette charge dût

le fixer à la Havane, le goût décidé de ma mère pour l'Europe, porta mon père à demander au roi la permission de borner sa surveillance à de fréquens voyages. Ma mère resta à Madrid avec ma sœur et mon frère, nés en Espagne.

La joie que j'éprouvai à connaître mon père, fut troublée par le regret de quitter Mamita, et on ne put m'en séparer qu'en me faisant espérer de la revoir tous les jours. Je fus installée chez mon père, non pas comme un enfant, mais comme aurait pu l'être ma mère. Tout était soumis à mes fantaisies, tout pliait sous mes volon-

tés. J'avais un équipage à mes ordres, et j'étais maîtresse de sortir, quand je voulais, seulement accompagnée d'une esclave, qui m'avait élevée. Mon père m'aimait avec une tendresse extrême, et semblait vouloir me dédommager de son éloignement passé, en m'offrant avec profusion tous les plaisirs dont mon âge me permettait de jouir. Jeune, vif, gai jusqu'à l'étourderie, et n'entendant rien à la direction d'une fille, il ne voyait d'autre but dans mon éducation que celui de mon bonheur présent. Bon et généreux à l'excès, il ne pouvait voir des malheureux autour de lui. Il était

magnifique en tout; dans les fêtes, comme dans les aumônes, mais sans ostentation, et seulement à cause du peu de prix qu'il attachait à l'argent. Je n'ai jamais fait appel en vain à la générosité de son cœur. Propriétaire d'habitations considérables, il possédait un grand nombre d'esclaves. Ces malheureux étaient aussi bien traités que possible: mais, l'esclave ne sert jamais de bonne foi; avili par le seul fait de l'esclavage, il traîne sa chaîne tristement, et mesure des yeux la distance qui le sépare de l'horizon où il voit la liberté. Aucuns sentimens généreux ne germent dans son ame, parce

qu'il envisage les bienfaits dont ils sont la source comme nuls pour lui. Il s'ensuit un abrutissement ou une indifférence pour tout ce qui l'entoure, qui le rend insensible non seulement aux remontrances, mais jusqu'aux punitions corporelles. Ces infortunés n'ont qu'une idée fixe, c'est celle de retourner dans leur pays; et souvent on les trouve pendus dans leurs chaumières, à cause de la persuasion où ils sont, que ce monde meilleur qui nous est promis au-delà de celui-ci, doit être pour eux la patrie habitée par leurs familles.

Il fallait donc parfois étouffer le cri

de l'humanité, et soumettre les esclaves à des châtimens, qui m'auraient rendu le séjour de la campagne odieux, si je n'avais trouvé une compensation à cette impression pénible, dans le peu de bien que la tendresse de mon père me permettait de répandre sur ces malheureux. Je me souviens combien j'avais l'esclavage en horreur, et ce qui paraîtra surprenant, combien je sentais déjà à huit ans, que la distance immense du maître à l'esclave n'était pas naturelle; qu'il y avait quelque chose de violent, de forcé, de monstrueux dans cette domination. Ces sentimens se développaient d'autant

mieux, que par suite de mon éducation je n'avais jamais entrevu la contrainte que comme le plus grand des malheurs. Ce tableau de l'esclavage, toujours sous mes yeux dans mes premières années, loin de nuire à mon caractère, n'a développé dans mon cœur que des sentimens élevés; tant il est vrai que l'excès du mal peut être la source du bien. La vue de ces êtres infortunés, dont l'existence entière n'était qu'une chaîne d'actes de dépendance, a produit en moi, le reste de ma vie, un éloignement invincible à contraindre la volonté de qui que ce soit, même dans les choses de peu

d'importance. J'ai toujours pensé, depuis, que l'usage libre de la volonté était le premier des biens, et que la contrainte les empoisonnait tous. On dirait, souvent, que je suis aussi jalouse de l'indépendance des autres, que de la mienne. De plus, je n'ai jamais pu me persuader qu'un être placé sous ma domination, eut de l'attachement pour moi : cette idée m'a fait beaucoup souffrir dans ma première jeunesse. Douée d'une âme aimante, je mettais en usage tous les moyens possibles, pour obtenir l'affection des personnes qui m'entouraient : je voulais être aimée, et j'a-

vais l'intime conviction de ne pouvoir l'être. J'étais toujours mal à l'aise avec mes domestiques, parce que je pensais que leur position était fausse vis-à-vis de moi. Plus tard, des idées plus exactes m'ont fait adopter un plan qui a calmé cette disposition. Leur faire du bien, sans compter sur leur reconnaissance; leur épargner tant de petites exigences qui rendent leur existence si dure, et excuser leurs fautes, quand elles ne sont point par trop graves, comme la suite de leur condition : tel est le système de conduite que je me suis tracé.

V. Un jour je fus éveillée par les cris d'un nègre qu'on châtiait. Il était cinq heures du matin; je saute précipitamment de mon lit, et je cours chez mon père qui dormait encore: j'entre dans sa chambre sur la pointe des pieds, et presque nue; j'approche doucement de son lit et je l'embrasse sur le front.... Mon père se réveille, et me voyant tout en larmes : « Qu'as-« tu? d'où viens-tu ? pourquoi ces « larmes?.... » me dit-il. Je lui raconte ce qui a troublé mon sommeil, et je le prie d'envoyer vite délivrer cet infortuné. Mon père se lève, jette sur moi quelques vêtemens et m'em-

mène vers l'endroit où se trouvait le nègre.

Cet homme, encore sous les verges, avait cessé de crier, et attendait d'un œil sec le terme de sa punition. Mon visage effrayé et mes yeux encore humides contrastaient avec son air d'indifférence, et presque d'insensibilité. Nous apprîmes qu'il se trouvait en récidive, comme marron, pour la cinquième fois. Cependant mon père le fit délivrer sur-le-champ. Ainsi, ma position dans mon enfance me mettait dans le cas d'exercer la charité, comme une douce habitude; et en soulageant la misère de ceux qui

m'entouraient, je sentais se développer en moi ce besoin de faire le bien, source des jouissances les plus pures, comme les plus durables. J'appris à me mettre toujours du côté du malheureux, avant de savoir s'il avait mérité son sort.

On célébrait la messe tous les dimanches dans une grande chapelle attenante à l'habitation, et dans laquelle se réunissaient un grand nombre d'esclaves. Après la cérémonie il leur était permis de venir saluer leur maître; c'était l'heure de miséricorde, et lorsqu'ils avaient quelque grace à implorer, ils profitaient de ce moment.

Un jour, à l'instant où mon père sortait de la chapelle, je vis s'élancer de la foule, qui s'écarta presque avec respect, une belle négresse, son enfant dans les bras. Sa taille élancée, son port majestueux et plein de noblesse, prévenaient en sa faveur, et semblaient annoncer des habitudes de commandement plutôt que d'obéissance. Elle se prosterne aux pieds de mon père, et le supplie de lui accorder une grace. Sa demande se bornait à peu de chose. Destinée par le mayoral au service des trapiches (1), elle

(1) Cylindre destiné à exprimer le jus de la canne à sucre.

préférait et demandait avec instance celui des secaderos (1). Le premier était pénible et dépendant, au lieu que le second se réduisait à une surveillance paisible, quoiqu'il exposât ceux qui l'exerçaient aux ardeurs du soleil. Le désir qu'elle manifestait pour ce changement était fondé sur l'intérêt de l'enfant qu'elle allaitait. Comme ces places étaient réservées aux femmes âgées ou faibles, mon père lui dit qu'elle n'était pas la seule qui eût un enfant dans l'habitation, et que grande, forte et jeune, elle était destinée à des travaux plus actifs.

(1) L'endroit où l'on fait sècher le sucre.

Alors, cette femme se relève, embrasse son enfant et fond en larmes en prononçant ces mots : « Ma beauté « et ma jeunesse faisaient naguère mon « bonheur, pourquoi faut-il qu'elles « fassent aujourd'hui ma misère? » Une nuance de fierté perçait sous sa douleur. Ses larmes me touchèrent, et sautant au cou de mon père, je le conjurai de céder; son cœur fit le reste.

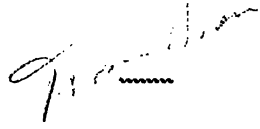
La joie de la négresse fut aussi vive que l'avait été sa douleur, ou, pour mieux dire, ces deux sensations se confondirent ensemble, car tout en faisant des gestes expressifs de joie,

ses larmes ne cessaient de couler, et sa physionomie passait subitement de l'expression du chagrin, à celle du plaisir.

L'extérieur de cette négresse était si peu en harmonie avec celui de ses camarades, que mon père fit prendre des renseignemens sur elle, et voici ce que nous apprîmes. Dans le royaume de Congo la royauté n'est accordée qu'à la plus belle : celle-ci choisit le roi à son gré. Notre négresse Cangis, proclamée la plus belle des belles, avait été couronnée, et faisant aussitôt le meilleur usage de son pouvoir, elle choisit son amant pour

époux. Peu de mois après, et déjà enceinte, elle partit avec son mari pour combattre une tribu ennemie; elle le vit périr sous ses yeux, fut faite prisonnière et livrée à un capitaine de bâtiment négrier. On la transporta à la Havane, et on la vendit à mon père avec son enfant. Ainsi l'homme, dans son ignorance primitive, adore le soleil comme un dieu, et décerne le pouvoir à la beauté, comme à sa plus belle image; guidé par les apparences, il n'est dominé d'abord que par l'impression des sens; mais, à son insu, c'est vers un but plus haut qu'il est entraîné; il cherche sans relâche le

beau moral, cette loi suprême de l'univers!



VI. L'habitation de Mamita était voisine de la nôtre, j'allais la voir souvent, et lorsqu'elle quitta la campagne, je priai mon père de me permettre de la suivre. Il me le promit, mais un accident fâcheux qui m'arriva à cette époque, retarda pourtant de quelques jours notre retour à la ville, et livra ma famille aux plus vives alarmes.

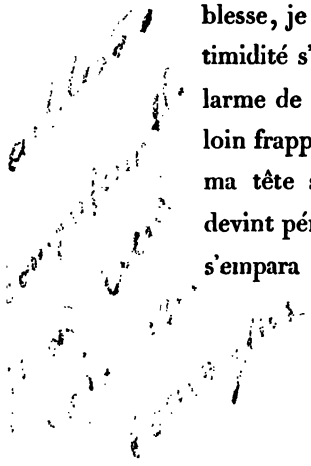
Mon père, ayant une correspon-

dance très étendue pour son service militaire, gardait pendant son séjour à la campagne deux ordonnances à cheval toujours prêtes à partir. Je n'avais jamais monté à cheval ; je le désirais vivement, et alors, du désir à l'exécution il n'y avait pas d'intervalle pour moi. Vite, guidée par ma ruse enfantine, je guettai le moment favorable, et après avoir observé les deux cavaliers, je me décidai à attaquer le plus âgé, le croyant le plus faible.

« Silva, lui dis-je, je voudrais bien es-
« sayer ton cheval. » — « Mademoiselle
« il est trop vif, et vous ne pourriez pas
« vous y tenir. » — « Tu resteras auprès

« de moi, et je le mènerai au pas. » — « Mais si monsieur le comte vient à le « savoir? » — « Papa fait toujours ce « que je veux. » — « Et s'il vous arrive « le moindre accident? c'est fait de « moi, et j'ai des enfans, mademoi- « selle! » — « Eh bien, il ne m'arrivera « rien, et je te donnerai quatre piastres « pour acheter des souliers à tes en- « fans ! Tiens, les voilà.... laisse-moi « faire. » D'un saut je m'élance sur un banc qui se trouvait à côté de la grille, d'un autre sur le cheval, et sans donner le temps à l'ordonnance de s'y reconnaître, j'anime mon coursier qui part au galop.... Le premier mo-

ment fut heureux. J'exerçais une puissance nouvelle : cet animal fougueux que je croyais conduire, la rapidité du mouvement, l'impression intense et vive de l'air, tout augmentait mes forces et mon courage... Mais mon bonheur fut de courte durée. A mesure que ma main s'affaiblissait, mon cheval pressait sa course; sentant ma faiblesse, je commençais à craindre; ma timidité s'augmentait par les cris d'alarme de l'ordonnance qui venait de loin frapper mon oreille.... Peu à peu ma tête se troubla, ma respiration devint pénible, un léger tremblement s'empara de tout mon corps, et je



perdis connaissance..... Lorsque je rouvris les yeux, je me trouvai couchée sur le gazon au bord d'un ruisseau, les cheveux dénoués, sans souliers, et n'ayant par bonheur qu'une égratignure sur la tempe droite. Les premiers objets qui frappèrent mes regards furent mon cheval qui, après s'être débarrassé de moi, se baignait tranquillement dans le ruisseau, et le malheureux Silva, à genoux, pleurant, se tordant les mains et se livrant au désespoir.... « Papa n'en saura rien », telles furent mes premières paroles. Dolorès, ma négresse, qui m'avait suivie de près, me prit sur son dos et

me ramena à l'habitation. Heureusement mon père était absent pour quelques heures, et il ne fut pas difficile de lui cacher cet accident. Pendant cinq jours je ne me ressentis nullement de ma chute, mais le sixième j'éprouvai de forts étourdissemens, et des douleurs violentes à la tête. Le soir la fièvre se déclara; on fit venir un médecin de la ville, Mamita ne tarda pas à le suivre, et tout fut en émoi dans la maison de mon père.

Je connaissais bien la cause de mes souffrances, mais rien n'aurait pu me décider à l'avouer. Je ne craignais pas les reproches, mon père ne m'avait

jamais grondée; mais ce pauvre Silva était toujours présent à ma pensée, et je ne voulais pas lui faire tort. Heureusement ce brave homme, ayant appris mon danger, n'hésita pas à tout avouer à mon père: on me saigna, et cet accident n'eut pas de suite.

VII. Nous partîmes pour la ville, et pendant quelques mois les bals et les fêtes se succédèrent, particulièrement chez mon père. Le Havanais, bien que sous l'influence d'un climat brûlant, aime la danse avec passion,

et c'est un contraste digne de remarque de le voir, après avoir passé toute la journée mollement étendu sur la butaca (1), les yeux à demi fermés, et immobile, un jeune nègre à côté de lui pour l'éventer et lui rendre le plus léger service qui exigerait du mouvement; c'est, dis-je, un singulier contraste de le voir sortir de cet état d'apathie voluptueuse, pour se livrer avec ardeur à l'exercice animé de la danse. Ce contraste se reproduit dans toutes ses dispositions morales: doux jusqu'à la faiblesse, dans les circonstances ordinaires de la vie, violent et

(1) Grand fauteuil à la mode du pays.

indomptable lorsque ses passions sont en jeu. Son extérieur, surtout celui des femmes, porte souvent l'empreinte de ces deux caractères si divers; et ce mélange de vivacité et de langueur leur donne un charme inexprimable. Il semblerait que le soleil, en les pénétrant de ses brûlantes émanations, n'exerce son influence sur elles qu'instantanément comme pour ménager leur faiblesse.

Mon père se faisait un plaisir de me mener aux bals, mais je leur préférais la société de Mamita. Assise à ses pieds, appuyée sur ses genoux, j'écoutais avec un vif intérêt quelques

traits de l'Ancien Testament ou de l'histoire romaine, et j'éprouvais un je ne sais quoi qui me persuadait qu'en préférant Mamita au bal je faisais bien. En la regardant, je sentais que le bonheur qu'elle avait à me voir devenait le mien.

VIII. Peu de mois après, mon père fut obligé de partir pour Madrid. Sa tendresse pour moi lui faisait désirer de m'emmener auprès de ma mère; là, j'aurais trouvé tous les moyens de perfectionner mon éducation qui était

à peine ébauchée. Mais il avait le projet de me marier en Amérique, et les idées nouvelles que j'aurais puisées infailliblement en Europe, au sein d'une vie plus raffinée, auraient donné une tout autre direction à mes goûts. Mon imagination précoce et ardente s'élançait déjà vivement vers le domaine de l'inconnu; j'étais tourmentée du désir d'apprendre, et tout donnait à penser que les facultés actives de mon ame étaient arrivées au point où il leur fallait un prompt développement. Le parti le plus sage était donc de calmer cette disposition, et de me laisser ignorer tout ce qui pou-

vait, en me créant de nouveaux besoins, troubler cette harmonie si nécessaire entre l'éducation et la position sociale à laquelle on est destiné. Mon père le conçut ainsi, et prit le parti que semblait conseiller la sagesse; mais le fanatisme et l'ignorance mirent en défaut les effets d'une aussi prudente détermination.

La mère de mon père, bonne, simple, vertueuse, aimant Dieu avec ardeur, et soumise en tout à son directeur, imagina que la manière la plus sûre de me garantir de tout danger était de me mettre dans un couvent; car, disait-elle, la tendresse excessive

de Mamita, et la liberté dans laquelle j'avais été élevée jusqu'alors, pouvaient devenir maintenant dangereuses. Mon père hésita à adopter ce moyen dans la crainte de me faire de la peine; mais enfin il se rendit, et il fut décidé que, si je n'avais pas de répugnance, on me ferait passer au couvent de Santa-Clara le temps que durerait son absence. Ma grand'-mère, engagée par conviction et un peu par amour-propre à me faire consentir à cet arrangement, employa tous les moyens qu'on se permet en pareil cas, et finit par réussir. Je mis cependant pour condition que

le départ de mon père n'aurait lieu que quelques jours après mon installation dans le couvent.

Les religieuses de Santa-Clara étaient issues des familles les plus distinguées de la ville. Les unes avaient embrassé la vie du cloître, par suite des calculs ambitieux de leurs parens; d'autres, parce que leurs moyens de fortune ne leur permettaient pas de soutenir l'éclat de leur nom dans le monde. Quelques unes, dirigées et façonnées à ce but par des mains habiles, s'étaient imaginées qu'en renonçant aux plus douces jouissances de la vie, elles rempliraient la place que Dieu

leur avait marquée dans ce monde : celles-ci étaient les plus heureuses. Elevées au couvent dès leur enfance, elles ne pouvaient regretter ce qu'elles ne connaissaient pas. Ensuite, les moins à plaindre étaient celles qui, ayant épuisé dans le monde la coupe des plaisirs et des misères de la vie, venaient offrir à Dieu des cœurs découragés, fermés désormais à l'espérance, et qui acceptaient avec résignation le repos au défaut du bonheur. Mais comment peindre la douleur d'une ame tendre qui, après avoir essayé sa puissance, se trouve enfermée pour toujours à la fleur de

l'âge; qui, consumée tour-à-tour par des regrets et des désirs, voit s'écouler et les jours et les nuits sans jamais recevoir le moindre soulagement à sa peine; qui, rongée par une mélancolie que rien ne saurait détruire, mesure des yeux ces murs élevés, et fixe de tristes regards sur ces doubles grilles, souhaitant, comme le voyageur du désert, quelque source imprévue de consolation ou d'espérance!.... Pauvre mère Santa-Ynès! je t'ai connue, et, quoiqu'à un âge bien tendre, mon cœur a sympathisé avec tes douleurs! Mais n'anticipons pas sur les événemens.

IX. Le jour de mon entrée au couvent fut un vrai jour de fête pour les religieuses. Dans un séjour où le cours de la vie est si peu varié, l'arrivée d'une jeune personne devait produire quelque sensation : les vieilles voyaient en moi une prosélyte, les novices, une nouvelle compagne. J'avais dans le couvent deux tantes, sœurs de ma grand'-mère : la plus âgée était l'abbesse; je fus confiée à la plus jeune.

Ma grand'-mère me menait souvent voir les religieuses dans les derniers jours qui précédèrent mon entrée au couvent. Elles mirent en jeu

les attentions les plus aimables, je pourrais même dire, une sorte de coquetterie pour me séduire; les caresses, les flatteries, les sachets parfumés, les jolis scapulaires, les bonnes confitures, rien ne fut épargné; mais tous ces soins vinrent échouer le dernier jour, à la vue des fatales grilles, et au son discordant des verrous. Il était trop tard, j'avais promis; le cœur serré et les yeux humides, j'embrassai Mamita, et pour la première fois, je sentis l'atteinte du malheur et le joug de la nécessité.

Ma tristesse ne se dissipa point de la journée, malgré les soins des bon-

nes sœurs, et la gaîté folâtre des novices. Parmi les personnes qui s'empressaient autour de moi, je remarquai une jeune religieuse, dont l'air souffrant et le regard mélancolique fixèrent mon attention, et intéressèrent mon cœur. Je ne sais quel rapport secret s'établit entre nous; mais il me semblait que je ne la voyais pas pour la première fois. En lisant ses peines dans ses yeux, je croyais lui avoir communiqué les miennes. Elle me parlait peu, mais, ses paroles étaient consolantes, et portaient une douce persuation dans mon ame. Attirée vers elle par ce charme inconnu, je quittai tout

à fait mes compagnes, et l'abordant avec confiance, je lui offris mon bras, en lui proposant de faire un tour de promenade dans le jardin. Un mouvement de plaisir brilla comme un éclair dans ses yeux; mais leur expression changea subitement, et ses joues, jusqu'alors d'une pâleur mortelle, se colorèrent un instant, à l'aspect de ma tante, qui, plus prompte que la pensée, se plaçant d'un air sévère entre nous deux, prit mon bras, et m'entraîna d'un autre côté. . . . . « Ma fille, me dit-elle, tâche de ne « pas fixer tes affections dans le cou- « vent, avant d'avoir reçu les conseils

« que mon amitié et mon expérience « pourront t'offrir.... » Cet acte de tyrannie, caché sous le voile de la tendresse, décida et ma haine pour le couvent, et mon amitié pour la jeune religieuse.

Vers le soir, on se réunit dans une grande salle, destinée aux récréations, pour répéter quelques cantiques, qu'on devait exécuter le lendemain, fête de la patronne du couvent. On me proposa de me joindre à mes compagnes; j'avais de la voix, et je les secondai facilement. Les éloges que les religieuses me prodiguèrent, me surprirent, sans me faire plaisir.

Je commençai à me mettre sur mes gardes; le ton mielleux qui accompagnait leurs paroles cachait mal le but qu'elles se proposaient, et mon instinct me le faisait deviner. « Que « cette belle voix sera bien employée « aux louanges du Seigneur ! disait « l'une. Elle est digne de lui être con- « sacrée, ajoutait une autre.... N'est-ce « pas, ma fille, que vous nous reste- « rez?.... » Et moi, je leur répondais par un sourire sans gaîté, me reprochant dans le fond du cœur, un sentiment d'ingratitude.

A neuf heures, la cloche du silence se fit entendre. Aussitôt, le plus grand

calme succéda aux jeux et aux bruyans caquets. Religieuses et novices, marchant légèrement sur la pointe des pieds, se dispersèrent au milieu du cloître. Ne connaissant pas les issues du couvent, je restai un moment seule dans la salle, mais ma tante ne tarda pas à m'envoyer sa mulâtresse avec une lanterne sourde, pour me conduire. Courte, ramassée, des yeux ronds et perçans, le nez plat, de grosses lèvres, des cheveux tout crépus, le teint cuivré, les pieds énormes, tel était l'extérieur de Dominga. « Mademoiselle, me dit-elle, « d'une voix nasillarde, suivez-moi. »

Nous traversâmes plusieurs corridors, éclairés seulement par des lampes à moitié éteintes, et par quelques rayons de la lune qui pénétraient à travers les vitraux. Le bruit régulier et mystérieux des pas des religieuses, le froissement de leur ample et lourde robe de laine, leurs formes vagues, qui échappaient à ma vue, au moment de les atteindre, tout frappait mon imagination, et portait mon ame à la tristesse. Le souvenir de Mamita, de mon père, de mon bonheur passé, se retraça tour-à-tour à ma mémoire: quelques larmes roulèrent dans mes yeux, et tout en suivant d'un pas

timide mon guide et sa lanterne, je pris la ferme résolution de sortir du couvent.

La puissance de la volonté est immense, et lorsqu'elle exerce son empire absolu, une vigueur, une impulsion, inconnue jusqu'alors, nous donne la conscience de nos forces, en étendant le cercle de nos facultés. Aussi, elle décide souvent de notre destinée. Je l'ai pensé à neuf ans, comme je le pense aujourd'hui; mais alors je ne m'en rendais pas compte, j'agissais d'instinct.

Nous traversâmes un long corridor qui aboutissait à un escalier;

au bas de cet escalier, nous nous trouvâmes en face du jardin. Mon guide prit un autre corridor à droite, croyant que je la suivais, mais, j'étais restée immobile sur la dernière marche, la main sur la rampe, observant avec attention la figure qui se présentait devant mes yeux. Je vis une religieuse, que je reconnus à ses draperies blanches, et au voile noir qui la couvrait à moitié. Elle était appuyée négligemment sur une des colonnes qui soutenaient la galerie, les bras pendans et la tête penchée sur la poitrine. Je l'aurais crue livrée à une méditation profonde, sans le bruit de

sanglots étouffés, qui frappa mon oreille. Entraînée par une douce sympathie, je fis quelques pas vers elle : mon cœur l'avait reconnue ; c'était la mère Santa Ynès. Dans cet instant, effrayée d'entendre quelqu'un si près d'elle, un léger tremblement agita ses membres : elle reprit son aplomb, leva la tête, et la lune qui éclaira son visage, me découvrit ses grands yeux noirs et ses joues pâles mouillées de larmes..... « C'est vous, mon enfant, » me dit-elle d'un ton doux, et d'un air souriant qui contrastait avec l'expression de douleur de son visage. Sans lui répondre, je pris ses deux mains

dans les miennes, en les pressant fortement. Je l'embrassai à plusieurs reprises, et relevant avec vivacité son mouchoir qu'elle avait laissé tomber, j'essuyai ses joues et je l'embrassai encore..... Je mis tant d'intérêt, je pourrais dire d'amour, dans cette action, que ses larmes coulèrent de nouveau ; mais elles n'étaient plus amères, et je voyais qu'elles s'échappaient doucement et sans douleur. « Que tu « me fais de bien, chère enfant! Tes « caresses sont les premières qui aient « pénétré mon ame, depuis quatre ans. « Éloignée pour toujours des objets « de mon affection, tout est sec et

« froid autour de moi: je souffre, on « le voit, et on ne me le pardonne « point. » Oh! que je vous aime, lui « dis-je!... autant que je vous plains!... « Je voudrais pouvoir vous emmener « avec moi, en sortant d'ici; car je n'y « resterai pas deux jours.» Elle remua la tête, en signe d'incrédulité. «Comment, « vous en doutez? — « Connaissez-vous « les intentions de votre grand'-mère? « — Je connais celles de mon père, il « n'a jamais contrarié ma volonté. Il « croyait que je me trouverais bien ici, « pendant la courte durée de son ab- « sence; je lui écrirai demain que je m'y « déplais, et il viendra me chercher tout

« de suite, j'en suis sûre. —Votre père « vous aime, et veut votre bonheur ; « mais votre grand'-mère croit arriver à « ce but, en vous faisant embrasser la « vie religieuse : on ne négligera aucun « moyen pour y parvenir. La conduite « de nos sœurs envers vous m'a éclai- « rée là-dessus. On veut vous amener « par degrés à le demander à votre père « à son retour..... » Dans cet instant, j'entendis les pas lents de Dominga, je demandai à la mère Santa Ynès où je pourrai la revoir. « Demain matin, à l'heure de la prière..... Adieu, silence.... » Je m'éloignai d'elle, pour qu'elle ne fût pas reconnue de Dominga, qui

me conduisit chez ma tante, en murmurant quelques reproches, sur ce qu'elle appelait mon incartade.

X. Le lendemain, à six heures, ma tante partit pour la prière, et Dominga ne tarda pas à la suivre, me croyant endormie. Une demie-heure après j'étais dans la cellule de mon amie. Elle me reçut avec joie; son ame tendre semblait éprouver une sorte de bonheur à épancher sur moi cette source d'affections comprimées depuis si

long-temps. Je lui ouvris mon cœur, mais je ne pus pénétrer la cause de ses peines; mon âge, sans doute, l'empêcha de me les révéler. Je devinai sa pensée, et, qui plus est, je lui témoignai beaucoup d'intérêt et point de curiosité. La douce sympathie qu'elle m'inspirait répandait à mes yeux un charme sur toute sa personne. J'ai trouvé depuis dans le monde des beautés plus régulières, mais rien de si touchant n'a frappé mes regards. Elle avait à peine vingt-deux ans; sa taille moyenne et mince était soutenue par de petits pieds presque inaperçus sous ses amples habits. Sa démarche incer-

taine et timide n'était jamais régulière; tantôt elle précipitait ses pas, tantôt elle les ralentissait ou les arrêtait : on aurait dit qu'assaillie à la fois par des pensées funestes et attrayantes, elle voulait fuir les unes et retenir les autres. Elle avait des traits délicats; ses beaux yeux noirs, longs et un peu enfoncés, lançaient, à travers une ombre mystérieuse, ce regard tant admiré des peintres, et se trouvaient en harmonie avec des lèvres peu colorées et pleines de grace, mais altérées souvent par un léger mouvement convulsif. L'expression habituelle de sa physionomie, douce et

mélancolique, décelait parfois, sous le voile de la résignation, les fortes et douloureuses émotions qui l'agitaient. Quoique son teint naturel fût très blanc, la maladie de langueur qui la consumait donnait à son extrême pâleur une légère teinte de cire vierge, qui faisait douter si son sang circulait encore dans ses veines; et, lorsqu'en entrant chez elle, je la trouvai assise, ses petites mains blanches croisées sur sa poitrine, ses yeux élevés, portant vers le ciel un regard vague et prolongé, je crus apercevoir une de ces statues de marbre que j'avais vues souvent placées sur des tombeaux.

XI. J'écrivis à mon père, en lui exprimant l'ennui que j'éprouvais au couvent, et le priant de me ramener chez Mamita avant son départ. Ma lettre respirait la confiance et la sécurité, car je connaissais le cœur de mon père ; il m'avait trop habituée à son indulgence. Je reçus sa réponse par ma grand'-mère. Il m'exhortait au calme et à la patience, m'assurait de nouveau de sa tendresse, et m'annonçait sa ferme résolution de me laisser à Santa-Clara le temps que durerait son absence. Ma surprise et mon chagrin furent extrêmes. Je ne me décourageai point ! Je priai, je suppliai mon père

de venir me voir; il me semblait que si mes yeux se fixaient sur les siens j'obtiendrais tout de lui : il ne vint pas. Devinant à quelle influence je devais tant de rigueur, j'usai d'un stratagème qu'on trouvera au-dessus de mon âge, si l'on ne songe au développement rapide que prête à nos facultés la puissance du climat de feu qui m'a vu naître, climat sous lequel il n'y a, pour ainsi dire, pas d'enfance.

Je témoignai à ma tante le désir de me confesser. Il y avait deux prêtres attachés au couvent comme directeurs; l'un des deux était le confesseur de ma grand'-mère; je le savais, et je le

choisis pour le mien. Le lendemain je m'approchai du confessional, et lorsque je me trouvai seule avec le prêtre, je lui dis : « Mon père, je ne « viens pas ici pour me confesser : « dans l'état de trouble et d'agitation « où je suis je m'acquitterais mal de ce « devoir. Je connais votre influence « sur ma grand'-mère ; c'est elle qui « m'a fait entrer ici, elle seule peut « m'en faire sortir. Je n'ai pas la force « d'y rester, je suis au désespoir.... Si « je commets quelque faute grave, elle « retombera sur sa conscience....Par- « lez-lui, mon père, et ne m'abandon- « nez pas !. .. » Le prêtre surpris, et

peut-être touché, me promit tout.

Quelques jours se passèrent sans que je reçusse de nouvelles de ma famille. Les religieuses redoublaient de soins et d'attentions pour moi, mais j'étais insensible à tout. La perte de ma liberté m'était insupportable; l'éloignement de mes amis, de mon père, et surtout de Mamita, me causait le plus vif chagrin. J'avais perdu l'appétit et le sommeil, mais je conservais le courage, et je m'occupais sans relâche à trouver le moyen de sortir du couvent. Mille projets extravagans se présentaient à mon imagination. L'abandon de ma famille, si nouveau pour

moi, me faisait une peine extrême. Ce passage subit d'une indulgence sans bornes à tant de sévérité, en me dévoilant la première idée de l'injustice, développa dans mon caractère une certaine raideur inconnue jusqu'à-lors. A la douleur que j'éprouvais, se mêlait une sorte d'irritation. Il me semblait que l'oubli des autres m'autorisait à me suffire à moi-même, et je finis par me croire affranchie de toute soumission, et en droit de me délivrer du joug qui m'opprimait.

Ma seule consolation était dans l'amitié de la mère Santa-Ynès. On l'avait exemptée, à cause de sa mau-

vaise santé, d'assister à la prière du matin. Je profitais de cette circonstance et de l'absence de ma tante pour aller la voir. Je lui confiais tous mes projets, elle me donnait de bons conseils, sans désapprouver ma résolution.

On réparait alors une partie des bâtimens interieurs du couvent. Il fallait, malgré la rigueur de la règle, ouvrir la grand'-porte plusieurs fois dans la journée pour laisser entrer et sortir les ouvriers. Un jour que je faisais part à mon amie de mes projets d'évasion par ce moyen, et après l'avoir combattu comme impraticable. « Pau-« vre enfant, me dit-elle, en me

« voyant répandre des larmes, que je
« te plains! Ton imagination ardente
« et ton cœur tendre n'ont pas été
« créés pour ce séjour.... Je n'hésite
« plus : je ferai pour toi ce que j'aurais
« voulu que l'on eût fait pour moi...,
« Mercèdès, tu vas être dépositaire
« d'un secret auquel est attaché mon
« sort, ma vie peut-être.... Je le con-
« fie sans crainte à ton jeune cœur ;
« une voix secrète me dit que tu ne
« tromperas pas ma confiance....Pense
« qu'il te faut du courage!!! Puis,
« se reprenant ; Tu es donc bien déci-
« dée à sortir d'ici, ma fille?— Je me
« sens la force de tout tenter pour

« cela. — Eh bien! écoute. Lorsque « tu as été au chœur de l'église pour « entendre la messe, as-tu remar- « qué l'endroit destiné à la com- « munion des religieuses (1)?— Oui, « c'est cette ouverture pratiquée dans « le mur à la hauteur de trois pieds, « et qui est fermée par deux portes, « l'une du côté de l'église, et l'autre « dans l'intérieur du couvent.—Crois- « tu pouvoir passer par cette ouver- « ture?—Je le pense; mais comment

(1) En Espagne, bien que les églises dépendent des couvens, les religieuses n'y entrent jamais, et les prêtres ne pénètrent dans les couvens que dans les occasions graves, de mort ou d'enterrement.

« avoir les clefs? le vicaire garde l'une « et l'abbesse l'autre...—Tu n'en auras « pas besoin ; les portes ne ferment « pas ; c'est un secret qui n'est connu « de personne dans le couvent...., pro- « fites-en, et lorsque tu seras plus « heureuse, ne m'oublie pas! » Comment exprimer ce que j'éprouvai dans cet instant! Mon projet d'évasion, et cette liberté tant désirée que je voyais de si près, disparurent un moment pour faire place à la plus vive reconnaissance. La confiance que mon amie venait de me témoigner, me relevait à mes propres yeux. Je devinais par instinct la valeur de ce dépôt qu'elle

venait de confier avec tant d'abandon à la faiblesse d'un enfant! Oh! non, je n'étais plus un enfant; car je compris dans ce moment, et la délicatesse de sa conduite, et les devoirs qu'elle m'imposait. Je ne doutai plus de la réussite de mon projet. La découverte que je venais de faire me rendit toute ma gaîté, et me livrant avec l'étourderie de mon âge à l'élan de ma joie, je finis par dissiper, au moins pour quelques instans, la mélancolie de la mère Santa-Ynès.

XII. Ma tante ignorait toujours les visites secrètes que je rendais à mon amie : elle ne l'aimait pas, et m'avait défendu de la voir. Le changement qu'elle observa en moi, lui fit plaisir ; et voulant profiter de mes bonnes dispositions, elle hasarda de nouveau quelques réflexions sur les avantages de la vie du cloître. « Qu'on est heu-« reux, mon enfant, de servir Dieu « sans avoir à combattre les tentations « du monde. » — « Mais, ma tante, il « me semble qu'il est plus méritoire « de le servir en combattant ? » — « Mais ce calme..... » — « Me fatigue « horriblement, ma tante ! » — « Allons,

« allons, tu seras plus raisonnable de-
« main. » Oui, me disais-je tout bas, parce que je serai loin d'ici....

J'avais arrêté mon plan de départ pour le lendemain matin; mais je ne voulais pas quitter le couvent sans faire mes adieux à mon amie. Elle n'était pas prévenue de ma détermination, et je me trouvais fort embarrassée pour tromper la vigilance de ma tante et de Dominga. L'heure de la prière du matin était passée; j'étais obligée d'assister avec mes compagnes à celle du soir. La mère Santa-Ynès devait s'y trouver; mais je ne pouvais la voir que de loin, et un regard était

insuffisant pour mon cœur : voici le moyen qu'il me suggéra. J'écrivis sur un morceau de papier : « Je pars demain ; j'ai besoin de vous voir : ce soir, après la prière, au grand cèdre du cimetière.... » Il nous était permis d'entrer dans le chœur à toute heure de la journée ; je connaissais la place qu'occupait ordinairement mon amie. Les religieuses ne faisaient pas usage de chaises ni de prie-dieu ; elles restaient souvent plusieurs heures de suite assises ou à genoux, sur les carreaux de marbre. Il y avait un certain nombre de boîtes, attenantes au mur, dans lesquelles elles gardaient leurs

livres de prières, et qui portaient leurs noms. Il ne me fut pas difficile de trouver celle de la mère Santa-Ynès. Je pris le livre dont elle se servait habituellement, et j'y glissai mon billet aux prières de vêpres.

A l'heure de la recréation, je suivis mes compagnes au jardin. Pendant cette heure-là, on nous délivrait de toute surveillance particulière. Le passage du jour à la nuit est si doux dans ce climat, qu'on nous permettait souvent de prolonger nos jeux dans le jardin, après le crépuscule. Inquiète, préoccupée, il m'était impossible de prendre part aux amusemens de mes

compagnes. En attendant le moment de m'éloigner sans être aperçue, je m'assis un peu à l'écart, sous un berceau de fleurs. Le temps était beau ; à la chaleur brûlante du jour avait succédé une brise légère. Le soleil venait de se coucher du côté de la mer, et la teinte pourpre qu'il avait laissée, n'éclairait plus que la partie supérieure de l'atmosphère, faisant place sur la terre aux ombres de la nuit. De l'autre côté, la lune se levait déjà sur un ciel pur, parsemé d'étoiles.... En contemplant cette voûte étincelante, que la transparence de l'atmosphère semblait rapprocher de moi, un

attendrissement inexprimable me saisit..... Mon ame s'éleva à Dieu, des larmes s'échappèrent de mes yeux, et, me laissant glisser doucement jusqu'à terre, je restai quelques instans immobile, et comme anéantie par une émotion qui m'était inconnue jusqu'alors..... Ah! pourquoi ma vie ne finit-elle pas dans cet instant? Les yeux fermés, et recueillie avec calme, il me semblait qu'il n'y avait pas d'intermédiaire entre Dieu et moi; en le priant de m'exaucer dans la réussite de mon projet, je croyais m'adresser à mon père, et il ne me vint pas dans l'esprit que Dieu condamnerait la démarche que je méditais!

Lorsque je me relevai, le silence régnait autour de moi, mes compagnes avaient disparu; le souvenir de mon amie s'offrit à ma pensée, et d'un pas léger je franchis la distance qui me séparait d'elle.

Elle m'attendait depuis longtemps, et commençait à craindre de ne pas me revoir. Ma vue lui causa du plaisir et de la peine à la fois. Je la trouvai plus agitée qu'à l'ordinaire. Sa pâleur était presque livide, ses traits altérés, et ses lèvres entr'ouvertes et tremblantes annonçaient un trouble secret, qu'elle s'efforçait en vain de me dérober. Elle se leva à demi, m'em-

brassa, et retomba presque sans force sur le banc qu'elle occupait. « Viens, « Mercèdès, me dit-elle, assieds-toi « près de moi; ta présence me fait du « bien.... Il me semble que je suis « presqu'heureuse dans ce moment...» Ce mot, prononcé par elle, me causa tant de peine, que je ne pus retenir mes larmes. Elle eut l'air de ne pas s'en apercevoir, et continua : « J'ai un « frère qui doit être maintenant en « Espagne; il ne sait pas où je suis, « et on emploie tous les moyens pos- « sibles pour qu'il l'ignore. Son cœur « n'a point participé à l'injustice dont « j'ai été victime, et bien qu'il soit en

« partie la cause indirecte de ma misè-
« re, je n'ai pas à lui reprocher une seule
« de mes douleurs. Si ton père te mène
« à Madrid, tu dois le rencontrer facile-
« ment.... Voici une lettre; je la confie
« à ton amitié. Fais en sorte de la lui
« remettre sans intermédiaire, et si
« quelque circonstance te met dans
« l'impossibilité de le faire, tu peux la
« détruire. Avec elle s'envolera ma
« dernière espérance. » Elle me remit sa lettre, que je reçus avec un respect religieux. Le plaisir que me causait cette nouvelle marque de sa confiance, fut troublé par un sentiment de délicatesse. Je pensai que, se mettant

si complètement sous ma dépendance, elle devait éprouver un malaise intérieur, causé et par l'avantage qu'elle me donnait sur elle, et par une certaine inquiétude sur ma discrétion. A quelles épreuves ne me serais-je pas soumise pour la relever à ses yeux, et pour lui faire comprendre combien je me trouvais au-dessous d'elle, même après avoir rempli les devoirs que sa confiance m'imposait! La joie qu'elle me faisait éprouver était si vive, que les sacrifices les plus pénibles m'auraient paru doux, s'ils m'avaient offert l'occasion de lui être utile et de lui prouver ma reconnais-

sance. Quand l'expérience devient la règle de nos actions, on fait ce qui est bien plutôt par calcul que par entraînement. A mesure que la raison s'appuie sur la connaissance du monde, l'élan du cœur perd de sa force primitive, et on cherche la récompense d'une bonne conduite, bien plus dans l'opinion des autres que dans le contentement de soi-même. Mais dans le commencement de la vie, et lorsque des circonstances particulières développent tout-à-coup dans l'ame des sentimens nobles et généreux, nous les recevons avec un saint enthousiasme; la joie secrète que nous éprou-

vons, nous avertit que chacune de ces révélations, tendant à compléter notre existence, nous rapproche du but auquel nous sommes destinés. Je quittai mon amie avec un sentiment pénible : je croyais la voir pour la dernière fois. Son air faible et souffrant, ce clair de lune, qui pénétrait à travers les arbres et contrastait avec les ombres de la nuit; ce silence absolu, et seulement interrompu par sa voix douce, tout contristait mon ame, et disposait mon imagination aux visions surnaturelles..... Elle se leva; et lorsque je la contemplai debout sur un des tombeaux qui nous entouraient,

je crus un moment la voir glisser dans ce séjour de paix, en m'adressant un dernier adieu!.... Je n'entendis plus sa voix; elle prit ma tête dans ses mains, pressa avec force ses lèvres sur mon front, et disparut comme une ombre dans les allées du cimetière.

XIII. Je retournai à la salle de récréation. Ma vue fut blessée par le passage subit de l'obscurité à l'éclat des lumières, autant que mon cœur se sentit désagréablement affecté par le

tumulte joyeux de mes compagnes. Cependant, peu à peu, cette impression pénible se dissipa, et en posant ma tête sur l'oreiller, je sentis que l'espérance l'avait remplacée.

Le lendemain, j'entendis ma tante se lever plutôt qu'à l'ordinaire, et partir pour le chœur. Dominga sortit une demi-heure après, et quelques minutes plus tard, je suivais leurs traces, dans les corridors, sur la pointe des pieds, serrant de près le mur, et m'y appuyant de temps en temps, pour rendre ma démarche plus légère.

Le jour commençait à poindre, et il faisait assez clair pour qu'on pût

m'apercevoir. Cependant, je respirai librement, en reconnaissant que je n'étais suivie ni précédée de personne. Il y avait deux chœurs dans le couvent, l'un au rez-de-chaussée, au niveau de l'église, et l'autre au-dessus. C'est dans ce dernier que les religieuses se réunissaient le matin, jusqu'à huit heures, et je fondais sur cette circonstance l'espoir de me trouver seule dans l'autre, pour exécuter mon entreprise. J'éprouvai une surprise désagréable, en entrant, à la vue de plusieurs personnes; cependant, je ne perdis pas courage. A genoux, immobile, et sous les apparen-

ces du recueillement, j'établis mon plan d'observation. Mon premier coup d'œil se dirigea vers la petite porte. Elle était fermée, comme à l'ordinaire, et ne devait s'ouvrir qu'un instant à neuf heures, pour la communion. La porte extérieure de l'église n'était pas encore ouverte. Je n'avais pas songé jusqu'à ce moment à l'effet étrange que devait produire mon habillement dans la rue. Les femmes ne sortaient jamais qu'en noir, et se frisaient les cheveux; tandis que le costume des novices, que je portais, était blanc, avec un voile de mousseline sur la tête, et les cheveux lisses, par-

tagés sur le front. Cette réflexion m'inquiéta un moment..... Si j'allais être reconnue, et ramenée au couvent?... Oh non! J'irai vite; on me regardera, on rira peut-être, mais je marcherai encore plus vite; s'il le faut je me mettrai à courir, et en peu d'instans, je serai dans les bras de Mamita.... A ce souvenir, quelle puissance aurait pu m'arrêter? Peu à peu je vis disparaître les personnes qui priaient autour de moi. Il restait seulement une vieille négresse prosternée près d'une colonne, vers le milieu du chœur. Il n'y avait plus de temps à perdre. Le moment était arrivé, mais, un excès de précau-

tion faillit me perdre. J'aurais pu m'échapper, malgré la présence de la négresse, et sans être aperçue d'elle: toutefois, je voulus savoir si son intention était de partir immédiatement, et dans ce cas, attendre le moment où je serais seule, pour agir plus librement. Je m'approchai donc d'elle, et lui frappant doucement l'épaule, je lui dis : «Bonne mère, votre intention « est-elle de rester encore quelque « temps ici? — Jusqu'à neuf heures, » me dit-elle, en se relevant, et peut-être en se réveillant. Je fus étourdie du coup. Par mon imprudence, je venais de lui faire changer de position,

et ses yeux ouverts maintenant se trouvaient en face de mon port de salut. Le sacristain après avoir ouvert la grande porte, était entré pour habiller le prêtre qui devait dire la première messe. La cloche sonnait déjà : d'un moment à l'autre, il pouvait arriver du monde dans l'église.... Interdite, troublée, je m'approche du côté de la grille qui touchait la petite porte.... Je n'ai jamais su me rendre compte de ce que j'éprouvai dans cet instant. J'étais intimidée, ma résolution n'était pourtant pas affaiblie; mais, je n'avais plus la conscience d'être guidée par elle. Un tumulte intérieur m'empêchait de

comprendre ce que je pensais, ce que je faisais, et ce que je voulais; mais, à mon insu, j'étais poussée par une puissance irrésistible. Ma volonté, je crois, était devenue ma destinée. J'apercevais, malgré le trouble qui me possédait, toutes les difficultés, et les suites de ma démarche. Mais, bien qu'elle ne fût pas encore accomplie, je n'eus pas un instant l'idée d'y renoncer, n'y de la différer. Entraînée par cette force supérieure à moi-même, et malgré la faiblesse de mon âge, rien ne put m'arrêter. C'est ainsi qu'une faible branche, emportée par le courant des eaux, obéit à une force

d'impulsion, qu'elle ignore et qu'elle est impuissante à détourner!

Je m'avançai donc, entre la grille et la petite porte, dans les dispositions d'ame que je viens de décrire; les yeux fixés tantôt sur la grande porte de l'église, tantôt sur la sacristie. Sans me déranger, je cherche de la main la serrure de la petite porte; je la pousse, elle cède.... Je pousse l'autre, elle cède encore..... Alors, je ne vis plus rien, et par un mouvement plus rapide que la pensée, je franchis la distance, et me trouvai de l'autre côté dans l'église. Là, bien que le danger fut plus grand, je me sentis plus

maîtresse de moi-même ; car l'état de l'ame qui suit immédiatement l'accomplissement d'une action courageuse, est toujours plus calme que celui qui l'a précédé. Je mis un peu d'ordre dans ma toilette, et d'un pas tranquille, je traversai l'église, en face du chœur et des religieuses.

En sortant dans la rue, je retrouvai la timidité naturelle à mon âge. Je n'osais fixer mes regards nulle part, craignant que le moindre accident ne m'enlevât le peu de courage qui me restait, et je crois que si j'avais entendu un son de voix connu, je me serais évanouie. Heureusement,

l'heure était peu avancée, et les rues désertes. J'arrivai donc sans accident chez Mamita.

XIV. Mon bonheur avait été pur et sans nuages depuis ma naissance jusqu'au jour où j'avais quitté Mamita; je le retrouvai au seuil de sa porte..., Les battemens de mon cœur étaient si violens que je fus obligée de m'asseoir plusieurs fois sur les marches de l'escalier. La première personne qui s'offrit à mes yeux fut le nègre Sal-

vador, ancien serviteur de la maison. L'expression de sa surprise et de sa joie se manifesta par des gestes et des gambades tellement bizarres, que, dans toute autre occasion, je m'en serais amusée comme de la vue d'un singe. Lorsqu'il se fut un peu calmé, j'appris de lui que Mamita était en prière dans son oratoire. Je réprimai mon impatience, en songeant à la trop vive émotion que ma présence subite pourrait lui causer, et je me dirigeai vers l'appartement de ma tante pour concerter avec elle la manière de lui annoncer mon arrivée. Mais cette précaution fut inutile, car en traversant

rapidement le corridor, je me trouvai en face de Mamita, au moment où elle sortait de l'oratoire. Je me précipitai dans ses bras, pleurant et riant à la fois, tant l'excès de ma joie était grand. Elle m'accabla de caresses, et n'eut pas la force de me faire un reproche. Son premier soin fut de prévenir mon père et ma tante la religieuse. Mon père lui fit dire qu'il allait se rendre chez elle. La réponse de ma tante fut courte et sèche. Ma faute était, disait-elle, la conséquence de l'éducation que j'avais reçue, et on ne pouvait en rendre responsable que la personne qui l'avait dirigée. Ma-

mita lut cette lettre à haute voix, avec calme, et sans faire la moindre observation ; mais je devinai dans ses yeux la peine que son cœur éprouvait. Ma tendresse pour elle identifia dans ce moment mes sentimens avec les siens; ou, pour mieux dire, je sentis l'atteinte de son propre ressentiment, et dans cet instant seulement, je me repentis d'être sortie du couvent; non pas à cause de ma faute, si c'en était une, mais parce que j'aurais voulu éviter, même au prix de mon bonheur, la première et seule peine que j'eusse causée à Mamita.

Mon père arriva. Il était sévère;

mais dans sa rigueur il déguisait mal l'influence de ma grand'-mère. Elle lui avait suggéré l'idée de me ramener au couvent. Heureusement que le dépit de ma tante l'avait portée à refuser de me recevoir. Ce moyen de me punir n'étant plus en son pouvoir, ma grand'-mère s'avisa d'en inventer un autre qui devait me déchirer le cœur. Mon père me signifia sa volonté de m'éloigner de Mamita, et de me confier, pendant son absence, à une sœur de ma grand'-mère, que je connaissais à peine. Malgré la douleur que me causa cette décision, je m'y soumis sans résistance, parce que je

voulais, par ma douceur et ma docilité, démentir la fatale lettre de ma tante. Les reproches qu'elle contenait avaient fait vibrer les cordes sensibles de mon ame ; et j'aurais voulu, au prix des plus grands sacrifices, me rendre meilleure, pour faire rejaillir sur Mamita l'éclat de ma conduite.

XV. Je suivis mon père ; il m'amena chez la marquise de Castelflor. Ma tante Paquita était très douce. Je ne l'aimai pas tout de suite, mais je sen-

tis que je pouvais l'aimer. Quoique très dévote elle était indulgente. Elle avait trois filles à peu près de mon âge et fort gaies. L'amitié qu'elles me témoignèrent m'attacha bientôt à elles, et mon séjour chez ma tante me parut plus agréable que je ne l'avais pensé d'abord.

Je reçus à cette époque une lettre de ma mère qui me combla de joie. Elle désirait m'avoir près d'elle, et priait mon père de m'y conduire. Cette lettre était accompagnée de son portrait....Je le conserve encore ce portrait: il est là, sans aucune altération, et tel qu'il était jadis! Son expression

est toujours celle du bonheur : la vie qui anime ses traits, cette physionomie si douce, qui semble vouloir communiquer aux autres le bien-être dont elle jouit; tout est là! mais elle!.... elle n'est plus! Flétrie par la douleur, moissonnée avant le temps par sa triste destinée, elle a disparu!... Il n'en reste plus rien; et tant de perfections, tant de vertus, ont laissé moins de traces sur la terre, que quelques faibles couleurs sur un morceau d'ivoire !....

Je n'avais pas perdu de vue le dépôt que m'avait confié la mère Santa-Ynès. Je le portais sur moi le jour,

et la nuit, il prenait place sous mon oreiller. J'aurais voulu prendre des informations sur le lieu qu'habitait son frère, mais je n'osais pas le nommer. On voulait à tout prix connaître la personne qui m'avait aidée dans ma fuite. Les religieuses mettaient la plus grande importance à cette découverte; mais tous leurs moyens de séduction avaient échoué. Mon cœur me tenait lieu d'expérience. J'attendais donc une occasion heureuse pour pouvoir m'acquitter de cette mission, à laquelle je donnais un caractère sacré.

Il y avait chez ma tante, une vieille parente, qui n'avait jamais voulu se

marier. Maîtresse d'une fortune considérable, elle avait préféré la vie de béatitude (1), à celle du monde. C'était une bonne et douce créature, qui me témoignait de l'affection. Ma fuite du couvent l'avait scandalisée, et l'attribuant à une certaine tiédeur dans mes idées religieuses, elle se fit un devoir de les ranimer par ses conseils. Je n'avais pas besoin de son influence, j'aimais Dieu de toute mon ame, quoique je ne misse pas autant de prix qu'elle aux pratiques extérieures de la religion. Je m'attachais

(1) Beata, fille qui se consacre à Dieu, bien que sans se soumettre à la vie du cloître.

au fond, ne comprenant pas encore l'importance de la forme. Mais elle pardonnait cette disposition, en l'attribuant à l'étourderie de mon âge. Lorsqu'elle me faisait la peinture des peines de l'enfer, et qu'elle croyait me tenir par la peur, je lui disais gaiement. « J'aime mieux Dieu dans sa « bonté, que dans sa rigueur : il sait « que je suis faible, et point méchante ; « parlez-moi du Ciel, je le comprends « mieux ; car lorsque j'aurai été bien « malheureuse dans ce monde, il me « restera au moins la consolation d'en « être dédommagée dans l'autre. » Elle avait une peur excessive du tonnerre,

j'en riais; elle se fâchait, et criait au sacrilége. Mais, je l'embrassais et elle s'apaisait.

Camila, l'aînée de mes cousines, était jolie, vive, étourdie, et même un peu coquette. Entourée d'adorateurs, on voyait qu'elle n'en préférait aucun; ou du moins que celui qui l'intéressait n'était point de ce nombre. Son humeur folâtre et maligne s'exerçait également sur eux tous; mais, il n'était pas difficile de s'apercevoir qu'elle n'avait pas de dessein arrêté dans les frais qu'elle faisait pour leur plaire. Nous couchions dans la même chambre; cette circonstance (dont

elle se serait bien passé) nous rapprochait davantage.

J'avais remarqué que pendant une partie du jour, elle se plaçait, un livre ou son ouvrage à la main, derrière une jalousie qui donnait sur la rue. J'entrais souvent dans notre chambre, et je la trouvais tantôt tenant son ouvrage sur ses genoux, et regardant dans la rue, tantôt debout, sur la pointe des pieds, cherchant à atteindre un point plus élevé de la jalousie. Elle ne manquait jamais de rougir, et souvent, elle me priait de lui faire quelque commission.

Une fois, entre autres, qu'elle mit

ainsi ma complaisance à l'épreuve, je revins au bout d'une demi-heure, et je la trouvai, son livre à la main comme je l'avais laissée.

Tout en lui rendant compte de ce que je venais de faire, je sautai, en m'appuyant sur le dos de sa chaise, et interrompant mon récit par un éclat de rire : « Camilla, lui dis-je, à en juger « par le temps que tu mets à tes lec- « tures, tu dois bien en profiter.... Il « y a une demi-heure que tu es à la « même page ! »

Si elle en avait ri avec moi, dans la candeur de mon ame, je n'y aurais pas vu malice; mais, elle se fâcha et

me donna à entendre plus que je ne pensais.

Une jeune fille est toujours curieuse. Je ne soupçonnais pas encore l'amour, mais j'en avais l'instinct. Je regardai plusieurs fois dans la rue, et ne tardai pas à apercevoir un jeune homme qui s'y promenait souvent.

Camilla fut froide avec moi toute la journée; je ne fis qu'en rire. Le soir, à peine commençais-je à m'endormir, que je fus réveillée par des accords. J'aimais la musique avec passion, et ce goût se développa de si bonne heure chez moi, que souvent dans mon enfance on s'en était servi pour me cal-

mer ou me réduire. J'écoutai sans bouger. C'était une sérénade que le galant du matin donnait à Camilla. Elle se leva avec précaution, me croyant endormie, ouvrit la jalousie et se mit au balcon. Je la suivis pied à pied, et me blottis par terre, dans l'angle formé par le balcon et le mur.... Pour le coup, ma pauvre cousine, te voilà prise, et obligée de me faire au moins une demi-confidence!.... L'orchestre se composait de deux guitares, une flûte et une clarinette. Un des joueurs de guitare chantait d'une voix douce quelques uns de ces airs mélancoliques qui portent si profondément

l'empreinte du pays. Ces sons mélodieux qui frappaient mon oreille au milieu du silence de la nuit, et lorsqu'à peine j'étais réveillée, me ravissaient. Immobile et les yeux fermés, toutes mes facultés étaient concentrées sur cette sensation unique. Je croyais faire un rêve délicieux, et craignais de le voir s'évanouir. La musique cessa, et dans le même instant je vis, à la clarté de la lune, un papier, en forme de lettre, voler en l'air, et finir par tomber sur moi. Ma cousine qui ne me soupçonnait pas là, tourna la tête, s'avança dans la direction que la lettre avait suivie, et croyant la

ramasser de terre, la reçut de ma main.... Son embarras fut extrême; mais nous ne prononçâmes pas un mot. Elle rentra, je la suivis. Lorsque je fus au lit j'alongeai le bras, et lui présentant ma main : « Sans ran-« cune, Camilla, lui dis-je, bon soir. » La rancune n'est pas plus le défaut de la jeunesse que l'avarice; elle m'embrassa de bon cœur, et nous nous endormîmes.

.....

XV. Nous allâmes, à cette époque

aux eaux de San-Antonio, où j'éprouvai un accident qui faillit me devenir funeste. Je passais une partie de mon temps dans la rivière; je prenais trois bains par jour, accompagnée de mes cousines et de plusieurs jeunes personnes de mes amies. Nous nagions, nous plongions, et ces plaisirs devenaient plus piquans par la variété des tours d'adresse et de malice que nous inspirait la gaieté de notre âge. Un soir, la chaleur était excessive, et bien que le soleil fût déjà couché, la teinte pourpre qu'il avait laissée semblait communiquer encore à la terre brûlante, une partie de ses émanations de

feu. Des essaims de mouches luisantes (1) s'élevant tout à coup dans l'air, éclairaient en partie l'atmosphère. Le cri monotone du grillo (2), et le

(1) Cucullos. Ces mouches sont de la grandeur et presque de la forme d'une grosse amande: elles contiennent une si grande quantité de phosphore, qu'une seule éclairerait assez pour lire dans l'obscurité. En Amérique, on se sert souvent d'une petite cage de ces insectes à la place de veilleuse, pendant la nuit. Lorsqu'ils dorment, ils voilent leur lumière, mais si on agite la cage, aussitôt ils se réveillent, et répandent une douce clarté comme celle de la lune.

(2) Insecte très commun dans ce pays, et qui abonde particulièrement dans les champs de cannes à sucre. Le cri du mâle étant grave, et celui de la femelle aigu, il en résulte souvent des accords bizarres, et comme le son devient plaintif en se prolongeant, on se croirait quelquefois entouré de harpes éoliennes, ou bien de ces esprits malheureux qui, au dire des poètes, expient dans le vague quelque faute d'amour.

bourdonnement des insectes étaient couverts de temps en temps par le son lointain et régulier de la cloche du village qui sonnait l'*Ave Maria*. Surprises par l'heure, nous sortîmes vite de l'eau, et très légèrement vêtues, les cheveux dénoués et encore humides, nous nous acheminâmes gaiement vers la maison. Je précédais mes compagnes, et me trouvai, au bout de quelques instans, au milieu d'un verger couvert d'arbres fruitiers. En passant à côté d'un caïmitier je ne pus résister à la tentation d'y monter pour jeter à bas bon nombre de caïmitos, et en régaler mes amies. Je m'élance

sur l'arbre, et m'accrochant de branche en branche, j'étais sur le point d'atteindre ses fruits, lorsque je sentis une impression de froid et un léger chatouillement à la jambe. Je n'avais pas de bas; je crus, au premier instant, que c'était une crampe; mais une pression soudaine m'obligeant à y porter la main, je saisis la tête d'un serpent.... Je poussai un cri aigu, mes bras se détendirent, mon corps se pencha en arrière, et je tombai sans connaissance.... Mes amies ne tardèrent pas à arriver, mais le jour avait disparu; elles passèrent à côté de moi sans me voir. Je serais restée long-temps dans cet

état sans l'instinct de ma négresse Dolorès, qui ayant aperçu un de mes souliers sur la route, me suivit à la piste, et finit par me trouver meurtrie ; et encore inanimée, au pied du caïmitier.. Elle me crut morte. Saisie d'effroi, elle me chargea sur son dos, et criant et sanglotant, me porta jusqu'au bord de la rivière. Là, après m'avoir mouillé les tempes, elle me rappela à la vie à force de soins et de caresses.

Je n'avais pas été mordue par le serpent qui, probablement, s'était détaché par la secousse subite de ma chute.

XVI. Vers le mois de novembre nous fûmes nous établir à la campagne; l'habitation de ma tante n'était pas éloignée de celle de Mamita, et ses terres touchaient celles de mon père; ainsi je me trouvais rapprochée de tout ce que j'aimais. Néanmoins, par une bizarrerie que j'ai de la peine à comprendre, on ne me permettait pas de voir Mamita. Depuis ma fuite du couvent on m'avait imposé cette privation, apparemment comme une pénitence. Cette contrainte m'était pénible, surtout depuis que le voisinage de Mamita rendait la tentation plus forte. Aussi, ma tante qui connaissait

mon caractère indépendant, et craignait peut-être que je ne m'échappasse, s'avisa de me faire accompagner, dans mes promenades, par le chapelain de la maison.

Fray Matéo était un moine grand et fort gros, qui marchait avec difficulté, surtout après dîner. Ce singulier compagnon me gênait beaucoup dans mes courses, et souvent j'étais obligée de m'arrêter pour l'aider à sortir des mauvais pas où je l'entraînais à son insu. Il me laissait le choix des promenades, pourvu qu'elles ne fussent pas longues. Une seule m'avait été jusque là interdite ;

c'était la route qui conduisait chez Mamita. Le fruit défendu a bien du charme : sans doute je désirais vivement revoir Mamita; mais il est possible que l'idée d'aller chez elle se fût présentée moins souvent et avec moins d'attrait à mon imagination, sans la surveillance qu'on m'avait imposée.

Nous dînions à trois heures, et il n'était guère possible de sortir qu'au moment où l'ardeur brûlante du soleil commençait à se calmer. Un jour, après dîner, Fray Matéo faisait sa sieste, enfoncé dans sa butaca, et moi je travaillais assise auprès d'une fenêtre, en face de lui. Tout en faisant quelques

points au hasard, j'observai d'abord son sommeil sans oser l'interrompre ; mais lorsque je jugeai qu'il avait assez dormi pour se réveiller de bonne humeur, je me mis à chanter d'une voix douce un air du pays, qu'il aimait de préférence, et qu'il me faisait dire souvent pendant nos promenades. A chaque couplet je regardais Fray Matéo qui, se réveillant par degrés, ouvrit les yeux, toussa doucement, changea de position, et, l'oreille tendue, écouta ma chanson jusqu'à la fin. Le jugeant bien disposé : « Fray Ma-« téo, lui dis-je, le temps est beau, la « brise est fraîche, et je veux me pro-

« mener. »—« Pas loin? » C'était toujours sa première condition. « Non, « pas loin ; mais allons jusqu'au ruis- « seau des Platanes. » — « Hum! » — « Nous ne le dépasserons pas. » Il fit quelques objections, j'insistai. « Je « veux bien, me dit-il enfin, mais nous « ne sortirons que lorsque j'aurai dit « mes vêpres. » — « Il sera trop tard ; « venez, venez avec moi, prenez le « bréviaire, nous les dirons en mar- « chant : ici vous les réciteriez à voix « basse ; en plein air nous les chante- « rons ensemble. » Fray Matéo ne répondit point, mais il prit son bréviaire sous son bras et nous nous acheminâ-

mes vers le ruisseau des platanes. Or, le ruisseau des Platanes traversait le chemin qui conduisait à l'habitation de Mamita; les voitures le passaient à gué, et les piétons sur une planche. De là chez Mamita, il y avait une demi-lieue environ, et la route se trouvait en partie sur les terres de mon père. Fray Matéo, le bréviaire ouvert et appuyé sur la poitrine, le nez au vent, garni d'une paire de lunettes, et marchant d'un pas grave, chantait les vêpres d'une voix mâle et tant soit peu nasale. Je le précédais de quelques pas, et j'atteignis bientôt le ruisseau. Jusque-là je n'avais pas eu

de projet arrêté; mais j'étais sûre que j'allais chez Mamita. Comment? je n'en savais rien. Au bord de l'eau je tournai la tête, Fray Matéo était déjà très près de moi; mais si absorbé dans ses prières qu'il ne s'apercevait pas encore que nous étions au terme convenu. Une idée me frappa comme un éclair, je la suivis de même. Après avoir traversé la planche d'un saut je la repoussai du pied, et je me mis à courir comme une biche. A peine avais-je fait quelques pas que, me croyant hors de la portée de Fray Matéo, je ne pus résister à la tentation de regarder en arrière. Fray Matéo, saisi

de colère, après avoir jeté à terre son bréviaire et ses lunettes, les bras en l'air, criait encore plus fort qu'en récitant ses vêpres. La planche suivait rapidement le courant, et moi, emportée par ma tête, je courais toujours, bien que d'un pas plus réglé. Arrivée sur les terres de mon père, j'hésitai un moment, j'aurais voulu le voir; mais n'étant pas sûre qu'il fût chez lui, je continuai ma course; tout à coup j'entendis des cris et des gémissemens. Effrayée, je m'arrêtai, je regardai de tous côtés et je ne vis rien; néanmoins les plaintes continuaient à se faire entendre, et moi, partagée

entre la crainte et la pitié, je restai immobile au milieu de la route.

On découvrait à gauche une épaisse bruyère garnie de cactus en fleurs et d'aromates qui embaumaient l'air ; à droite, des cañaverales (1) à perte de vue, divisés par d'étroits sentiers et quelques bujios épars çà et là. Ces bujios sont entourés d'un petit enclos que le maître accorde à chaque esclave, et qu'il divise en deux parties ; l'une forme son potager où il cultive plusieurs légumes communs, tels que le ñame, la yuca (2) ; l'autre, derrière

(1) Champs plantés de cannes à sucre.

(2) Légumes farineux dont on fait le pain de cassabe.

la hutte, est destinée à enterrer les membres de la famille du nègre, et s'appelle la *tierra bendita*. On n'aperçoit sur ce terrain qu'un palmier à la tête de chaque fosse sur lequel on grave grossièrement le nom du défunt. Du reste, pas une plante, pas une fleur; mais l'herbe qui croît naturellement est conservée avec soin, coupée à des époques fixes et brûlée avec un respect religieux. Les esclaves ne cultivent presque jamais les fleurs; tout ce qui est plaisir dans la vie est si loin de leur portée et même de leur désir! Cette idée me frappa dès l'enfance, et j'ai toujours pensé depuis

lors que pour cultiver des fleurs, dans quelque position de la vie qu'on se trouve, il faut avoir, à part soi, un petit grain de bonheur. Elles sont le luxe des pauvres, aussi je n'en ai jamais vu chez les pauvres gens sans un certain plaisir: ce modeste pot de basilique qui orne parfois la fenêtre d'un cinquième étage me cause une sensation singulière; il semble que je m'identifie avec le propriétaire; je pénètre jusques dans ses affections, et je me dis: malgré sa pauvreté il possède encore un plaisir, il n'est pas tout-à-fait malheureux!... —Mais, revenons sur la route où j'étais restée immobile

et toute à mes observations. Au bout de quelques instans je crus reconnaître que la voix qui frappait mon oreille partait d'un bujio que j'apercevais à quelque distance. Vite je m'approche de la haie qui bordait le chemin, et je vois appuyée contre un jeune palmier une négresse qui pleurait à chaudes larmes et répétait en criant : Alkana-a ! Alkana-a !... (1) Au bruit que je fis pour écarter la haie, elle leva les yeux sur moi, et poussant un cri, elle tomba sur la terre fraîchement remuée.... Une poussière

(1) *Mon fils*, en langue des carabalis, tribu sauvage d'Afrique.

vail, et le silence de la campagne n'était interrompu que par les mugissemens des troupeaux de bœufs qui paissaient au loin. Alors malgré ma répugnance, ou pour mieux dire, ma peur, j'approchai de la malheureuse négresse, je tâchai de la relever et je reconnus notre esclave Cangis..... L'intérêt nouveau qu'elle m'inspira vint accroître mon courage; je courus au bujio, je n'y trouvai pas d'eau, mais un guiro (1) plein de zambumbia (2); je lui en arrosai le visage et je m'a-

(1) Espèce de calebasse ronde et qui a la forme d'une carrafe.

(2) Boisson qu'on tire du jus de la canne à sucre fermentée.

perçus qu'elle respirait encore; elle revint lentement, et lorsque je lui demandai à plusieurs reprises la cause de son affliction, sa seule réponse était *Alkana-a*, *Alkana-a*, et, prenant dans ses mains de la terre sur laquelle elle se trouvait, elle la portait à sa bouche avec une expression passionnée et des gestes de désespoir. Elle parlait pourtant assez bien l'espagnol; mais elle n'en prononça pas un mot. Il semble que dans les grandes douleurs on revient à la langue maternelle comme on se réfugie dans le sein d'un ami.

Je crus pendant quelques instans

ma négresse folle, mais je ne tardai pas à comprendre la cause de son désespoir....; elle avait perdu son fils et restait seule et esclave !

Au bout de quelques minutes j'entendis le bruit d'une voiture, c'était la Volante (1) de ma tante qui courait me chercher chez Mamita. Il était trop tard pour continuer ma route à pied, je fis arrêter la voiture et me fis reconduire à l'habitation de ma tante.

La famille, inquiète, m'attendait réunie dans une galerie qui donnait sur la route. Je ne tardai pas à m'en apercevoir. Effrayée de la réception

(1) Voiture ouverte et fort légère.

solennelle qui m'attendait, et profitant d'un moment où la Volante passait devant un massif de bananiers, je sautai dehors, et me cachai un instant au milieu des larges feuilles du massif, tandis que le nègre Tadeo, croyant qu'il me conduisait toujours, continuait tranquillement sa route au trot léger de sa mule.

La Volante arrive, on vient au-devant de moi...., grand fracas..., personne dans la voiture.... Tadeo assure que j'y suis, se dispute, s'impatiente, quitte sa mule et vient lui-même.... Mais il reste confondu près du marche-pied, et ne peut plus répondre

aux diverses questions qu'on lui adresse. On ne sait que penser, que faire; tout le monde parle à la fois, chacun donne son avis, et on n'en suit aucun.

L'alarme était à son comble et le vacarme continuait, tandis qu'après m'être glissée dans la maison par une porte de derrière, je me couchais doucement et sans lumière.

Je commençais à être embarrassée de mon rôle et à regretter l'inquiétude que je causais; néanmoins plus je craignais d'avoir porté trop loin mon espièglerie, moins j'osais affronter les reproches. Au bout de quel-

ques instans, quelqu'un entra dans ma chambre et j'entendis une voix plaintive qui disait : « Jésus Maria ! que va-t-elle devenir !... » C'était Dolorès. Je ne pus tenir à sa douleur, et tirant la tête hors du lit, je lui dis à voix basse : «N'aie pas peur, je suis ici ; va le dire en bas, mais ne laisse monter personne.

Le lendemain on était plus calme. Je promis de ne plus m'absenter sans permission ; mais à condition qu'on ne me remettrait plus sous la surveillance de Fray Mateo. Je tins parole.

aux diver
adresse. (
faire ; tou
chacun d
suit aucu
L'alarm
vacarme
m'être gli
porte de
cement
Je co
de mo
tude q
je cra
mon
ter le

je devinai sa pensée, ce fut par
doublement de ses soins et de sa
sse. Il prit enfin la résolution
me conduire auprès de ma mère;
son voyage ayant été retardé de
ques mois, il me ramena chez
en attendant ce moment.

Me voilà donc de nouveau chez mon
; je m'y retrouvai plus maîtresse
moi-même que jamais. Le premier
ge que je fis de ma liberté fut de
me rendre chez Mamita, et pendant
temps que je restai à la Havane, je
ne manquai pas un jour d'aller la voir.
Ma vie s'écoulait doucement, mais
dans une oisiveté complète. J'étais

XVII. Nous retournâmes à la ville; mon père venait me voir souvent, et je m'apercevais que ma vue et mes caresses lui devenaient chaque jour plus nécessaires. La rigueur dont il avait usé envers moi ne venait point de lui : elle était incompatible avec son caractère. Mon âge se rapprochait tellement du sien qu'il avait souvent de la peine à se parer, près de moi, de la dignité de son rôle. Il était revenu de l'erreur qu'on lui avait fait commettre, et apercevait enfin le but auquel tendait le zèle de ma grand'-mère. Mais mon père ne pouvait pas reconnaître ses torts vis-à-vis de son enfant,

et si je devinai sa pensée, ce fut par le redoublement de ses soins et de sa tendresse. Il prit enfin la résolution de me conduire auprès de ma mère; mais son voyage ayant été retardé de quelques mois, il me ramena chez lui en attendant ce moment.

Me voilà donc de nouveau chez mon père; je m'y retrouvai plus maîtresse de moi-même que jamais. Le premier usage que je fis de ma liberté fut de me rendre chez Mamita, et pendant le temps que je restai à la Havane, je ne manquai pas un jour d'aller la voir. Ma vie s'écoulait doucement, mais dans une oisiveté complète. J'étais

sans guide et toujours entourée d'une société nombreuse. Je n'apprenais rien et je savais à peine écrire. On ne m'imposait aucun travail, aucune occupation. L'emploi de mon temps dépendait absolument de ma volonté. Ce désœuvrement aurait pu devenir très dangereux, mais l'activité de mon imagination, au lieu d'accroître le danger, l'éloigna en s'emparant de mon penchant naturel à l'observation.

Je n'avais point d'application à l'étude, et on s'était fort peu occupé de m'en donner le goût. Mais j'étais avide d'apprendre, et au lieu d'instruction théorique, je regardais autour de

moi. Un philosophe aurait dit à ma place : *le meilleur livre est l'étude du monde!* Moi je ne le disais pas, je ne le soupçonnais même point; mais je mettais cette maxime en pratique sans y penser. Je m'arrêtais à tout, parce que je trouvais de l'intérêt à tout; et depuis cette belle nature, cette nature vierge qui m'a vue naître, jusqu'aux travers et aux ridicules de ceux qui m'entouraient, tout était mis à profit.

Le résultat de mes observations, je pourrais dire de mes découvertes, était souvent juste, quelquefois malin et toujours exempt de ce levain d'amertume qui n'arrive qu'à la suite des

mécomptes de la vie et de l'injustice des hommes. La manière dont j'appréciais les objets pouvait se ressentir de mon inexpérience; mais mon jugement n'étant influencé ni contraint par qui que ce fût, n'étant point modelé d'après les opinions des autres, ni puisé dans les livres, j'acquis une manière de juger les hommes et les choses qui m'appartenait tout entière, et qui a pu me donner souvent une teinte d'originalité. Lorsque par la suite j'ai rencontré dans le monde des personnes éclairées dont les suffrages m'ont flattée, j'ai senti du plaisir et non de la vanité. Je trouvais dans leur appro-

bation, la confirmation d'avoir deviné juste, et il y a plus de profit que de mérite à cela.

XVII. L'activité et les jouissances de la vie ne commencent à la Havane qu'à l'approche de la nuit. Pendant la journée on languit sous le poids du soleil; et jamais, que je sache, un Havanais n'a fait vingt pas dans la rue à midi. Pour se garantir de l'extrême chaleur, au lieu de fermer hermétiquement les portes et les fenêtres,

comme on le fait dans le midi de l'Europe, on ouvre toutes les issues, se ménageant ainsi avec soin le plus léger courant d'air. Les maisons sont construites à cet effet. Elles n'ont qu'un étage. La cour, spacieuse et carrée, est entourée par quatre galeries sur lesquelles, dans le milieu du jour, on jette de grands rideaux de toile. A ces galeries aboutissent des salons immenses et fort élevés, à la file les uns des autres, et dont les grandes portes percées en ligne droite, laissent pénétrer la vue d'un bout à l'autre de chaque côté de la maison. Les chambres à coucher sont aussi vastes que

les salons, dans le même ordre, et ne se distinguent pour la plupart de ceux-ci, que par l'ornement d'un lit très richement décoré et dont on se sert rarement. C'est un meuble de parade réservé pour les grandes occasions. Le soir, on dresse au milieu de la chambre un modeste lit de sangles sans matelas, et là, doucement couché et très légèrement couvert, on s'endort, les fenêtres ouvertes, à la clarté de la lune ou des étoiles.

On prend un avant goût de ce repos d'une manière originale, et qui mérite d'être contée. Chaque pays a ses plaisirs comme ses besoins. Les uns

aiment la musique, les autres les liqueurs fortes. Ceux-ci se trouvent bien de l'esclavage, ceux-là de la liberté. Quant à nous, c'est de l'air qu'il nous faut, et ce goût, bien que fort simple, n'est pas toujours aisé à satisfaire. C'est pour cela même que nous y mettons une sorte de raffinement voluptueux.

A la suite d'un souper fort gai, on monte dans la *Volante*, et après s'être bien casé et mis à l'aise, on se fait conduire à la promenade qui consiste à décrire un certain tour convenu que l'on recommence à plusieurs reprises, et pendant lequel on dort tranquille-

ment, respirant avec volupté cet air délicieux de la nuit qu'on ne saurait goûter que dans ce pays. Le hasard vous réveille enfin, et on rentre chez soi et dans son lit, souvent dans le court intervalle d'un rêve à un autre.

C'est à la suite de ces promenades que j'ai passé souvent des momens bien doux. N'étant plus disposée à dormir, en rentrant, je renvoyais ma femme de chambre, et après avoir éteint ma lumière, je me mettais au balcon. La partie de la maison que j'habitais donnait sur la mer. Le terrain qui l'en séparait, s'abaissant insensiblement, recevait à des temps marqués

le choc d'énormes masses d'eau, qui venant s'y briser, tantôt avec fureur, tantôt avec un mugissement prolongé, me jetait dans cette rêverie vague, dont le charme tient à je ne sais quel mélange de tristesse et d'expansion : mélange heureux qui, confondant les deux grands ressorts de l'ame, la peine et le plaisir, émousse leurs atteintes et les rend plus en harmonie avec notre faiblesse. Attachée par ce charme irrésistible, je restais des heures entières sur mon balcon dans le silence de la nuit, à contempler ce vaste élément, moins vaste encore que mes illusions et mes espérances ! Heureux

souvenir de mes premiers plaisirs! J'en ai goûté depuis de plus vifs, mais jamais d'aussi doux. Mon ame s'élançait alors au devant de la vie, sans crainte ni défiance. Je ne pouvais me rendre compte de ce que j'éprouvais, mais je sentais mon existence, et j'étais heureuse de vivre. Cependant à ces impressions de bonheur, se mêlait souvent un certain mouvement de crainte inexplicable, et qu'on pourrait comparer à ces points noirs sur un ciel pur qui, bien qu'inaperçus d'abord, présagent de très près la tempête.

XVIII. Mon père avait été élevé sous l'influence des idées aristocratiques. Il portait à un degré chevaleresque le sentiment des devoirs qu'impose une naissance illustre ; mais son bon sens le préservait de toute sottise, et il avait l'ame trop élevée pour faire sentir à qui que ce fût le poids de son orgueil nobiliaire. En se soumettant aux idées qu'il avait adoptées, il agissait en homme généreux qui comprend encore mieux ses devoirs que ses droits.

Il avait un arbre généalogique dans sa chambre de travail qu'il prenait plaisir à me montrer dans

mon enfance. Je crois le voir encore assis auprès de sa grande table, une énorme cafetière d'un côté (il prenait du café à toute heure), et de l'autre des pièces de monnaie mêlées en désordre, qu'il distribuait comme des dragées, et qu'il ne comptait jamais ; des papiers épars çà et là, l'arbre généalogique en face, et moi sur ses genoux, l'écoutant et trouvant dans mon esprit enfantin, autant de difficulté à comprendre ce hasard qui m'élevait ainsi en naissant, que j'avais eu de répugnance à concevoir l'idée de l'esclavage.

Mon père faisait un si bel usage de

sa fortune, qu'on la lui pardonnait volontiers. Il donnait beaucoup aux pauvres, il amusait les riches, et cela, avec tant de simplicité et de générosité, qu'il mettait à son aise, l'ingrat et l'orgueilleux, exemptant l'un de la reconnaissance, et laissant croire à l'autre que ce qu'il recevait lui était dû. Ce caractère le mettait à l'abri de l'envie et de la malveillance; néanmoins, il attirait, par sa facilité, plus qu'un autre, cet entourage de cœurs tièdes, soi disant amis, vrai cortège de la prospérité.

Quoique bien jeune, j'en appréciais la valeur, et souvent, lorsqu'au milieu

d'un dîner délicat, dégustant tour-à-tour des liqueurs exquises, ils vantaient à la fois l'excellence des vins, et le mérite de mon père, ils ne se doutaient pas qu'une jeune fille les observait, et se disait tout bas : « De-« main, à tête reposée, et loin d'ici, « ils jugeront mon père plus sévère-« ment. » Je ne crois pourtant pas que leurs éloges fussent toujours dépourvus de bonne foi, car j'ai remarqué depuis que, lorsque les hommes sont réunis pour un but de plaisir, leur premier mouvement est toujours bon; c'est un moment de bonheur, et le bonheur rend meilleur. L'attente de la

jouissance et la jouissance elle-même, épanouissent l'ame, et excitent un sentiment immédiat de reconnaissance pour celui qui nous les procure. Cette disposition se communique comme une étincelle électrique, et ce qui arrive rarement quand il n'en reste plus que le souvenir, on est heureux alors d'exercer la bienveillance en prodiguant les éloges.

XIX. Le moment d'entreprendre notre voyage approchait déjà ; l'idée

de me séparer des objets de mes premières affections, m'attristait ; mais j'étais à cet âge où le désir d'émotions nouvelles est plus puissant que l'empire des habitudes ; où la vie, comme un char, sur une pente rapide, est entraînée par sa propre force, vers un but inconnu. Heureux celui qui va loin avant que les ressorts usés de l'ame le forcent d'arrêter sa course ! Plus heureux encore celui qui, pouvant régler le pas, atteint tranquillement le terme sans avoir été renversé ni meurtri !

A mesure que le moment de partir approchait, l'idée de ma mère s'empa-

rait de mon imagination; j'avais toujours les yeux fixés sur son portrait; je croyais la voir ; il ne me manquait que le son de sa voix. Ma mère!.... répétais-je souvent tout bas. Que ce nom me semblait doux! Que de sensations nouvelles il me faisait éprouver! Il faudrait, pour les comprendre, avoir été privé comme moi de ce sentiment que rien ne remplace dans l'enfance, et en avoir joui pour la première fois à l'âge où commence à se faire sentir le besoin d'aimer. Ma tendresse filiale n'ayant pas été précédée par cette douce gradation de l'instinct et du besoin, prit tout de suite un

caractère plus prononcé. Depuis que j'avais la certitude de me rapprocher d'elle, je m'en occupais sans cesse. Mon père m'aimait, j'étais heureuse auprès de lui, mais il me semblait que ma place était auprès de ma mère.

Nous devions profiter pour notre départ d'une escadre de huit vaissaux de ligne qui allaient partir pour Cadix. L'amiral qui la commandait était ami de mon père, et se faisait une joie de nous conduire. Souvent, je me plaisais à admirer de mon balcon cette armée navale qui se déployait devant moi, et qui, au premier signal devait m'emmener si loin. Je la vois encore,

occupant le centre de la rade, entourée d'une multitude de bâtimens de différens pavillons de toutes les nations. Un essaim de bateaux pêcheurs glissaient rapidement çà et là, se perdaient et reparaissaient à chaque instant. La mer, brillante de la beauté du jour, n'était agitée que par un doux frémissement qu'on aurait pu prendre pour un signe de plaisir, et rendait au soleil, en scintillant, les parcelles de lumière qu'il lui lançait. En tournant les yeux à droite, je vois s'avancer majestueusement les arbres gigantesques de toutes formes et de toutes couleurs, du jardin public. Sous ma

fenêtre j'aperçois ce sable fin et brillant, couvert de milliers de coquillages que la marée y dépose chaque jour. Plus loin, l'immensité du ciel et celle de la mer se confondent ensemble à mon regard..... A ce souvenir je crois respirer encore cet air léger de mon pays, dont la douce chaleur me saisit, me pénètre, et excite en moi un mélange délicieux de force et de langueur..... Puissance de l'imagination ! douce magie ! je lui rends grace. Si dans sa rigueur, semblable à un aiguillon empoisonné, elle a souvent aigri les peines de ma vie, dans ses momens de munificence,

plus courts, il est vrai, elle mieux a récompensée avec largesse!...

XX. Avant de partir, j'avais demandé à mon père de me réconcilier avec ma tante la religieuse. Je l'aimais peu, mais elle m'avait donné des soins, et je sentais au fond de mon cœur ce que je lui devais. Peut-être étais-je attirée au couvent aussi par le désir de revoir mon amie encore une fois. Vain espoir, je fus reçue par mes tantes et quelques novices; mais elle ne

parut point, et son nom ne fut point prononcé. J'avais toujours la crainte qu'elle n'eût pas assez de confiance en ma jeunesse. Je désirais vivement lui faire savoir mon départ, et lui promettre de nouveau de remplir ses volontés; mais je réprimai ce désir, de peur de lui nuire, remettant à Dieu le soin de la consoler par quelques lueurs d'espérance, en lui inspirant de se confier en mon amitié. J'éprouvai alors ce que j'ai souvent senti dans ma vie, ce besoin intérieur d'établir un lien invisible, capable de communiquer, dans leur pureté naïve, mes sentimens et mes intentions. Ce besoin

est d'autant plus vif chez moi, que toutes les fois que mon ame est affectée d'un bon sentiment pour autrui, je le reçois avec une sorte de joie qui l'augmente encore, et me porte à le transmettre. Cette disposition tient en moi, au prix, souvent exagéré, que j'attache à la bienveillance et à l'affection des autres, et je n'ai jamais conçu un bien plus désirable que la conviction intime d'être aimée.

Je voulais, en quittant la Havane, ne point laisser de mécontens après moi, et tandis que mon père s'occupait des préparatifs du voyage, je réglai mes affaires de cœur. Je n'avais

que des dettes de reconnaissance à payer. Je te fais grace des détails, ma Léonor, mais passe-moi ce dernier. Le souvenir de nos plaisirs passés n'excite dans notre ame que des regrets; celui des peines les renouvelle; souvent, nos jouissances et nos douleurs, ayant changé de nature pendant leur durée, ne se retracent ensuite à l'imagination que comme d'anciens tableaux à moitié effacés et altérés par le temps; mais lorsque la mémoire nous reporte vers le peu de bien que nous avons fait, nous retrouvons la sensation douce, vive et telle qu'elle fut jadis. On dirait que la source étant

plus pure, reçoit un rayon divin qui l'empêche de s'altérer.

Ma nourrice était une superbe négresse, dont l'ame plus belle que la couleur, était susceptible de sentimens nobles. Cette femme m'était tendrement attachée. Lorsqu'elle eut fini de m'allaiter, on lui donna la liberté, selon l'usage du pays ; mais elle la refusa, préférant au premier des biens, l'esclavage qui l'attachait à la maison de mon père et à moi. En partant pour Madrid, force était de nous séparer à cause de ses enfans qu'il aurait fallu emmener ou abandonner. Son désespoir me touchait ; et souvent, assise

sur ses genoux, je pleurais en voulant la consoler. Enfin, non sans peine, j'obtins d'elle de consentir à recevoir sa liberté. Mais ses enfans restaient esclaves, et elle ne possédait rien sur la terre. Je pensai que le présent qu'elle allait recevoir pourrait bien être une charge plutôt qu'un bienfait. La pauvre femme ne s'en occupait guère, et se bornait à répéter dans son affliction : *Vous partir et moi rester*! Un jour qu'elle arrangeait mes malles, je contemplais le soin avec lequel elle préparait tout ce qui pouvait m'être nécessaire. Il semblait qu'elle voulait épuiser sa tendre solli-

citude dans le dernier service qu'elle me rendait ; et tout en rangeant les objets destinés à mon usage, elle les pliait, touchant et serrant dans ses mains, avec une sorte de jouissance, ce qui devait me servir, comme si elle eût voulu y attacher son souvenir. On aurait dit qu'elle trouvait de la consolation à prolonger un travail qui me la rendait plus long-temps utile. Tout à coup il me vient une idée.... Elle est si bonne, que je saute de joie, et bondissant au milieu de ses paquets, je cours dans la chambre de mon père, je m'assieds sur ses genoux, et passant mon bras autour de son cou : « Papa,

« lui dis-je, j'ai une grace à vous de-
« mander. Vous donnez la liberté à
« Mama Dolorès; elle lui est due, puis-
« qu'elle m'a nourrie; mais ses enfans
« restent esclaves..., faites m'en ca-
« deau.... » — « Je veux bien, me dit mon
« père, mais que veux-tu en faire? —
« Les lui donner. — Et que devien-
« dront-ils? — Accordez-moi quelques
« caballerias (1) de terre, faites-moi
« crédit, et je les rendrai heureux
« avant de partir. » J'embrassai mon père, et j'obtins de lui tout ce que je désirais.

Dans l'espace de huit jours un bu-

(1) Mesure du pays.

jio (1) spacieux et commode, fut construit attenant à quatre caballerias de bonne terre déjà cultivée en tabac. J'avais employé à cette construction une partie des nègres de notre habitation. Aidée de Mamita, je choisis un ameublement complet, aucun détail ne fut négligé. Ma pauvre nourrice ne se doutait pas du bonheur qui l'attendait. Lorsque tout fut terminé, je dis à Dolorès que nous allions passer deux jours à la campagne, et que j'emmenerais ses enfans. Mon père voulut jouir de cette petite scène.

(1) Habitation des nègres, espèce de chaumière formée de feuilles de palmiers.

Nous partîmes, mon cœur battait de joie. Pendant la route mon émotion faillit me trahir à chaque instant. Enfin, nous arrivâmes.... Je passe sous silence l'étonnement et l'allégresse de ma nourrice, mais je lui gardais le plus beau présent pour la fin. Après lui avoir tout montré; « Mama Dolorès, lui dis-je, te voilà bien contente !.... Eh bien, j'ai encore quelque chose de mieux à te donner...—Moi ne vouloir plus rien; moi être trop heureuse pour rester seule! et ses larmes de couler...—Viens, viens ;» je l'emmène du côté où se trouvaient ses enfans et les entraînant vers elle :

« Tiens, lui dis-je, ils sont à moi, je te les donne....» J'avais ri jusqu'alors de sa surprise et de ses exclamations ; mais dans cet instant je me mis à pleurer à chaudes larmes, et mon père eut de la peine à me calmer.

Aux transports de ma pauvre nourrice, on aurait pu croire qu'elle avait perdu la raison. Lorsque l'éducation n'a pas appris à réprimer ou à modifier les signes extérieurs des impressions de l'ame, elles se manifestent par des exclamations tellement bruyantes et exagérées que souvent on pourrait s'y tromper, et prendre le plaisir pour la peine et la peine pour le plaisir. Cette

pauvre Dolorès embrassait tour-à-tour ses enfans et les faisait sauter en l'air, pleurant et riant à la fois. Cependant son bonheur n'était pas complet, et souvent au milieu de son délire, elle me regardait et répétait..... *Mais vous partir, et moi rester !!....*»

XXI. Le jour de mon départ arriva. Je fis mes adieux à Mamita la veille au soir, et je passai une partie de la nuit dans les larmes. Le lendemain, par le plus beau temps du monde, nous nous

me jugerait avec la sévérité de l'indifférence, et duquel je n'obtiendrais l'affection qu'autant que j'aurais le don de lui plaire.

Nous approchâmes du vaisseau amiral : on nous jeta le câble et nous touchâmes le bâtiment. On me proposa l'échelle ou le fauteuil pour y monter. Je préférai ce dernier, bien que plus effrayant, trouvant une sorte de plaisir à remettre à un autre le soin de mon existence. Je n'ai jamais été pusillanime, mais j'ai éminemment cet instinct féminin qui me porte à la défiance de moi-même, et à la confiance dans les autres. Je sens à ma

faiblesse que je suis née pour être protégée. Les dangers, de quelque nature qu'ils soient, ne m'ont jamais effrayée, lorsque j'ai trouvé une main secourable pour me soutenir, ou la parole d'un ami pour me consoler. Nous mîmes à la voile au milieu d'un vacarme effroyable d'acclamations, de chants, de fanfares et de coups de canon. On dirait qu'au moment d'entreprendre des voyages aussi longs, et toujours dangereux, les matelots comme les soldats, avant de commencer une bataille, cherchent à s'étourdir en s'enivrant de bruit. Quant à moi, bien que novice dans le dan-

ger, rien ne m'intimida, et je m'embarquai comme je serais entrée en voiture. Appuyée sur la balustrade de la poupe, les yeux fixés sur la ville, je la vis s'éloigner, s'obscurcir et enfin disparaître!.... Alors, je n'aperçus plus autour de moi que l'immensité de la mer et du ciel. Je n'avais pas peur, mais en faisant un retour sur moi-même, je fus saisie du sentiment de ma faiblesse et je fondis en larmes. On me prodigua les plus tendres soins et je retrouvai mon calme habituel.

XXII. Mon père avait emmené à bord pour son service, un valet de chambre français, un nègre, colosse de six pieds, sa femme destinée à me servir et deux jeunes chinos (1) pour monter derrière la voiture.

Je passai les premiers jours fort souffrante du mal de mer, et pendant ce temps je fus l'objet des attentions les plus délicates de la part de l'amiral. Les personnes qui l'entouraient s'empressaient de suivre son exemple en usant de tous les moyens possibles pour me rendre des soins et me dis-

(1) Mulâtres quarterons.

traire ; j'étais destinée encore une fois à être gâtée.

Au bout de quelques jours je me portai mieux, cependant je m'ennuyais beaucoup. L'état-major de l'amiral était très bien composé, il s'y trouvait même plusieurs jeunes gens de ma connaissance ; mais je profitai peu de leur société, non pas que je fusse gênée, ni intimidée avec eux, j'avais trop d'innocence et de liberté pour cela ; mais, bien que privée des conseils d'une mère, un instinct naturel m'inspirait cette réserve dont je ne me rendais pas compte. D'ailleurs mon père ne me quittait presque jamais, et me soi-

gnait avec une tendre sollicitude. On en jugera par la petite anecdote suivante que je ne compris pas tout-à-fait alors, et qui m'a souvent fait rire depuis.

Le commandant en second du vaisseau, jeune homme doux et mélancolique, était instruit et causait bien. Un jour je me plaignis d'avoir épuisé ma petite bibliothèque, et je témoignai le désir de continuer à étudier la langue française, que je commençais à lire passablement. Le capitaine Garcia m'offrit les tragédies de Racine, seul livre français qu'il eût à bord et me proposa de me les faire lire et

traduire. J'acceptai avec plaisir. J'avais si peu d'occupation, que je donnais à celle-ci le plus de temps possible pour me désennuyer. Ces petites leçons avaient lieu dans la galerie de la poupe, lieu général de réunion, et jamais tête-à-tête. A la leçon, comme ailleurs, les regards du capitaine me troublaient, car il ne fixait pas ses yeux sur moi comme un autre. Je ne sais comment il s'y prenait, mais il finit par me faire croire, sans me le dire, que de loin comme de près, il ne pensait qu'à moi, n'était occupé que de moi. Je ne l'aimais pas, mais j'étais touchée de ses attentions. Un jour il me faisait tra-

duire quelques passages d'*Andromaque*. J'étais au moment où Hermione commande à Oreste de donner la mort à Pyrrhus, lorsqu'il me dit d'une voix douce dans la crainte d'être entendu : « Concevez-vous un sentiment « assez fort pour entraîner à un tel « crime? » — « Je ne sais, mais il me « semble que sans le concevoir, je le « redoute comme la fièvre ou la folie... » « — Mais, ne seriez-vous pas touchée « d'inspirer une affection aussi vive, « bien que sans la mettre à une telle « épreuve? ... » Je gardai le silence et je rougis, non que j'entendisse malice à sa question; mais parce qu'un mou-

vement intérieur me prévint qu'elle était déplacée. Mon père nous observait, et lorsque je l'abordai il me demanda le sujet de la conversation qui avait interrompu notre lecture. Je le lui racontai avec naïveté, et il n'en fut plus question.

La nuit suivante, je fus reveillée par un bruit inusité. J'écoutai, et je finis par reconnaître, au retour régulier et monotone du son, qu'on ronflait très près de moi. J'avais de la lumière : ma porte fermait mal; je m'en approchai, et je vis Felipe, notre nègre athlète, couché en travers de la porte de ma chambre, comme un

gros chien de Terre-Neuve. Depuis ce jour, jusqu'à la fin de la traversée, il n'eût pas d'autre lit.

A la hauteur des îles Açores nous fûmes assaillis vers le soir par un vent impétueux qni nous menaçait d'une forte tempête. L'amiral C., avec ce calme qui décèle l'habitude de pareils dangers, donnait des ordres qui s'exécutaient avec la promptitude de l'éclair. Tout notre espoir reposait sur lui, et cette responsabilité lui donnant la conscience de son pouvoir, redoublait ses forces et son courage. Les coups de vent avaient une telle violence que nous craignions à cha-

que instant d'être démâtés, et notre grand vaisseau à trois ponts, comme la balle légère lancée par une main vigoureuse, s'élevait à une hauteur prodigieuse et retombait sans bondir dans un gouffre profond. Le bruit grave et menaçant des fortes lames d'eau qui s'entrechoquaient, n'était interrompu que par le son discordant des poulies, et par quelques mots secs et brefs prononcés par la voix mâle de l'amiral. L'obscurité profonde de la nuit ajoutait encore une nouvelle horreur à notre détresse, et la vive clarté des éclairs qui déchiraient son voile, révélait à nos yeux étonnés,

et notre petitesse, et la grandeur de la nature..... Quel est ce moteur secret qui nous donne la force de soutenir une lutte pareille ? Et comment, l'homme qui, par son adresse et son courage, peut dompter les élemens, se trouve-t-il au-dessous de la faiblesse d'un enfant, lorsqu'il est agité par une passion?... Ce brave amiral que je trouvai si grand alors, trahi plus tard par une femme qu'il aimait éperdument, en mourut de chagrin.

A la pointe du jour le vent se calma, la mer reprit son niveau, et tout rentra dans l'ordre et le repos autour de nous. Un seul de nos vais-

seaux, le *San Francisco de Paula*, éprouva de fortes avaries, et fut obligé de relâcher à Bermuda. Il n'arriva à sa destination que douze jours après le reste du convoi.

Nous doublâmes le cap Saint-Vincent, et trois jours après, nous nous trouvâmes en face de Cadix.

XXIII. La ville de Cadix se présente d'une manière charmante du côté de la mer. Ses maisons, blanches comme l'albâtre, sa propreté, sa

régularité, ses miradores d'un cristal transparent, et ses terrasses garnies de fleurs, tout concourt à lui donner un air de fête. On la croirait bâtie exprès, et s'élevant au milieu des flots pour promettre les plaisirs de la vie aux pauvres voyageurs qui, à la suite de longues privations, arrivent sur ses bords hospitaliers.

Aussi la joie de l'équipage se manifesta de la manière la plus bruyante.

Nous débarquâmes et nous fûmes logés chez le général M... et sa femme, alliés de notre famille. Mon père resta quelques jours à Cadix pour me faire voir la ville. Tout était nouveau pour

moi, et je crois que je produisais le même effet sur les personnes qui m'entouraient.

A onze ans j'avais atteint toute ma croissance, et quoique très mince j'étais formée comme on l'est à dix huit. Mon teint créole, mes yeux noirs et animés, mes cheveux si longs que j'avais de la peine à les porter, me donnaient un certain aspect sauvage, qui se trouvait en rapport avec mes dispositions morales. Je savais à peine lire et écrire, et je raisonnais avec aplomb, et souvent avec justesse sur toute chose. Vive et passionnée à l'excès, je ne soupçonnais pas la né

cessité de réprimer mes émotions, et bien moins celle de les cacher. Franche, confiante par nature, et n'ayant jamais été contrainte, j'ignorais la dissimulation, et j'avais pour le mensonge autant d'aversion que pour le mal. D'une indépendance de caractère indomptable avec les indifférens, et faible sans bornes pour les personnes que j'affectionnais; sensible à l'excès au plaisir d'être aimée, j'aurais pleuré toute une journée si le moindre nuage de mécontentement avait obscurci le front de mon père. Ces dispositions d'une nature vigoureuse, n'ayant pas été modifiées par l'éduca-

tion, bien au contraire, s'étant forte-
ment développées par leur libre exer-
cice, donnaient à mon humeur des
nuances très prononcées, tantôt de
vive gaieté, tantôt de mélancolie, se-
lon ce qui m'affectait; et souvent
comme pour essayer la vie dans tout
sa puissance, j'étais saisie de ces deu
impressions à la fois. Cet ensemble
à onze ans, avait lieu de surprendr
en Europe, et offrait tout le piquan
de la nouveauté.

Il y avait chez madame de M.... un
jolie veuve, son amie intime, qui m
prit en amitié, et m'accompagnait pa
tout, au bal, à la comédie, à la prom

nade; rien ne fut négligé. Je m'amusais de tout, excepté des grands dîners dont on nous accablait, parce qu'à leur suite je voyais un spectacle qui me choquait. De jeunes femmes, remplies de charmes pendant le dîner, se plaçaient, tout de suite après, autour d'une table, et y exposaient, aux jeux de hasard, une partie de leur fortune. Souvent j'étais frappée du changement de leurs traits, si gracieux un moment auparavant, contractés maintenant et troublés par une expression d'avidité qui me les rendait hideuses. J'ai toujours eu un éloignement invincible pour les femmes qui donnent trop de

prix à l'argent. Il me semble que ce défaut ne va guère à notre sexe; et lorsque j'en ai rencontré qui le faisaient paraître, j'en ai rougi comme d'une marque d'impudeur. Notre existence étant concentrée, par sa nature, dans les affections de l'ame, nos penchans, et même nos travers, doivent être généreux et élevés, comme la source dont ils émanent.

XXIV. Nous partîmes pour Madrid, et ma nouvelle amie s'était tel-

lement attachée à moi, qu'elle pleura en m'embrassant pour la dernière fois, comme si notre connaissance eût datée de plus loin. Elle était si jolie, si gaie, si obligeante, que je ne l'ai jamais oubliée, et son image m'est revenue parfois dans la vie, comme celle d'un beau météore, dont le charme aurait duré peu d'instans pour ne plus reparaître.

Nous nous arrêtâmes trois jours à Séville, riche capitale, fort peuplée, aux rues étroites, où l'on trouve des monumens très remarquables sous le rapport des arts, mais que je n'étais pas en état d'aprécier.

Je parcourus ensuite cette belle Andalousie, tant vantée, et je la trouvai bien pauvre en pensant à mon pays. Que ces tristes oliviers me paraissaient petits, lorsque je les comparais aux géants de nos forêts ! Quels pauvres orangers, quels mesquins citronniers ! J'éprouvais presque, en les voyant, la même impression qu'aujourd'hui lorsque j'entre dans une serre chaude.

J'appris avec surprise le moyen qu'on emploie en Europe, pour rendre à la terre épuisée, une nouvelle vigueur, et je soupirai au souvenir de cette végétation vierge et puissante,

dont la riche profusion se renouvelle sans cesse et sans effort. Souvent dans mes jeux je me plaisais à l'essayer, en jetant sur la terre des semences de toute espèce, et le lendemain je trouvais le germe tout-à-fait éclos.

Nous restâmes trois jours à Aranjuez. La cour y était. Pendant que mon père faisait ses visites de cérémonie, je reçus plusieurs amis de ma mère. Je devinai à l'intérêt avec lequel ils m'examinaient, leur intention de transmettre à ma mère des renseignemens sur ma personne. Pour la première fois je sentis le désir de plaire, et, chose nouvelle, l'amour filial pro-

duisit en moi le premier germe de coquetterie. J'allais, probablement, être précédée auprès de ma mère, par quelques éloges sur ma personne, c'était un bon passeport. Mon esprit féminin me le disait tout bas.

XXV. Nous arrivâmes le quatrième jour à Madrid vers le soir. Mon père eut un moment l'idée de me réunir à quelques jeunes personnes, pour mettre à l'épreuve l'instinct maternel, mais il ne tarda pas à trouver cette

épreuve dangereuse. Je n'ai pourtant jamais douté qu'elle n'eût réussi, car je suis convaincue qu'un seul de mes regards aurait pénétré jusqu'au fond du cœur de ma mère, pour lui dévoiler la vérité. D'ailleurs, mon extérieur n'était peut-être pas mieux que celui des autres ; mais je ne ressemblais à personne, et j'aurais été sans doute décelée par un certain air de terroir, si j'ose m'exprimer ainsi, qui me distinguait d'elles.

Nous arrivâmes donc seuls. Elle vint à notre rencontre. Dieu ! que je la trouvai belle ! Qui aurait pu la regarder pour la première fois sans être

ému? Qui pouvait la connaître sa
lui vouer un culte? Son port maj
tueux, ses traits réguliers, ses cheve
et ses beaux yeux noirs se dessina
avec grace sur une peau d'albâtre. I
bras, des mains et des épaules adı
rables; et, ce qui est encore au-des
de toutes ces perfections, l'expressi
calme et touchante de sa physio
mie; ce mélange de fierté et de d
ceur, qui attestait à la fois l'élévati
et la sensibilité de son ame.

Il me semble encore voir cette
be de soie bleu foncé, qui faisait r
sortir la blancheur de ses bras, et
voile léger, dont je pourrais enc

compter les plis, qui couvrait à moitié les belles nattes de ses cheveux. En me pressant sur son cœur, un doux frémissement agitait tout son corps.... Je le sentis, et mon bonheur fut si grand que je faillis m'évanouir : ma tête se pencha, et pour la première fois je m'appuyai sur le sein maternel ! Mon frère et ma sœur vinrent un moment après, et nous nous embrassâmes avec cette joie si vraie et si naïve de notre âge.

Pendant le reste de la soirée, et les jours suivans, ma mère prit plaisir à m'examiner dans le plus grand détail ; rien n'échappait à sa pénétration, et

je me livrais avec candeur et confiance à ses observations, me doutant que la balance pencherait plutôt du côté de l'indulgence que du côté de la sé vérité.

Lorsqu'elle exprimait à haute voix et sans contrainte, le bien qu'elle pen sait de moi, il me semblait qu'elle me révélait à moi-même, car je n'avais pas songé jusqu'alors que j'eusse aucun prix. J'ai toujours été fort en garde contre les éloges des indifférens, et il faut qu'on ait mis bien du tact en me les adressant, pour que je n'aie pas suspecté leur sincérité. Néan-moins, bien que n'en ayant pas sou-

vent été dupe, j'ai tâché de le paraître, dans la crainte d'embarrasser ceux dont l'intention était plus pure que la véracité. Il m'aurait coûté de payer une politesse par une marque d'ingratitude. Mais un éloge de la part d'un ami, m'a toujours causé la plus vive joie ; non pas par un mouvement d'amour propre, mais parce que je sentais qu'en me reconnaissant de bonnes qualités, il me donnait un nouveau gage de son affection, et qu'en me rehaussant à ses propres yeux, et me rendant plus digne d'être aimée, je le justifiais et l'honorais dans son choix.

Ma mère me demanda si j'avais de la voix. Je lui dis que oui, mais que je ne savais pas si elle était belle; car je n'avais pas ajouté foi aux flatteries que j'avais reçues au couvent. Elle voulut me mettre à l'essai. J'obéis sans hésiter, entonnant, avec la confiance que donne l'ignorance du danger, un air de mon pays dans un ton prodigieusement élevé, et que je chantai pourtant assez juste. Ma mère aimait beaucoup la musique; elle fut ravie de mes dispositions, et moi de la découverte qu'elle venait de faire, comptant la mettre à profit pour me rendre agréable à ses yeux.

L'examen de mon instruction ne fut pas long. Je savais lire; mais j'avais une très mauvaise écriture, ma mère me dit : « Mon enfant, ton édu-« cation est bien en retard; tu vas être « obligée de beaucoup travailler en « peu de temps ; ne te décourage point « parce que ta sœur et ton frère sont « plus avancés que toi; au contraire, « que cette circonstance te serve de « stimulant. Par exemple, tu écris bien « mal, si tu éprouves la moindre ré-« pugnance à recommencer les pre-» miers élémens, je ne l'exige point ; « mais songe combien cette légère « contrariété est de peu d'importance

« à côté de l'avantage réel que tu ob-
« tiendrais en la surmontant. »

Je compris ma mère, et le lendemain je commençai à faire des lignes droites. On me donna des maîtres de toute espèce, et je me livrai à l'étude avec tant d'ardeur, qu'au bout de six mois j'avais atteint ou dépassé ma sœur.

Ma tendresse pour ma mère ne tarda pas à prendre un caractère passionné, et c'est au désir de lui plaire, bien plus qu'à la raison et à l'amour propre, que je dus les rapides progrès de mon éducation.

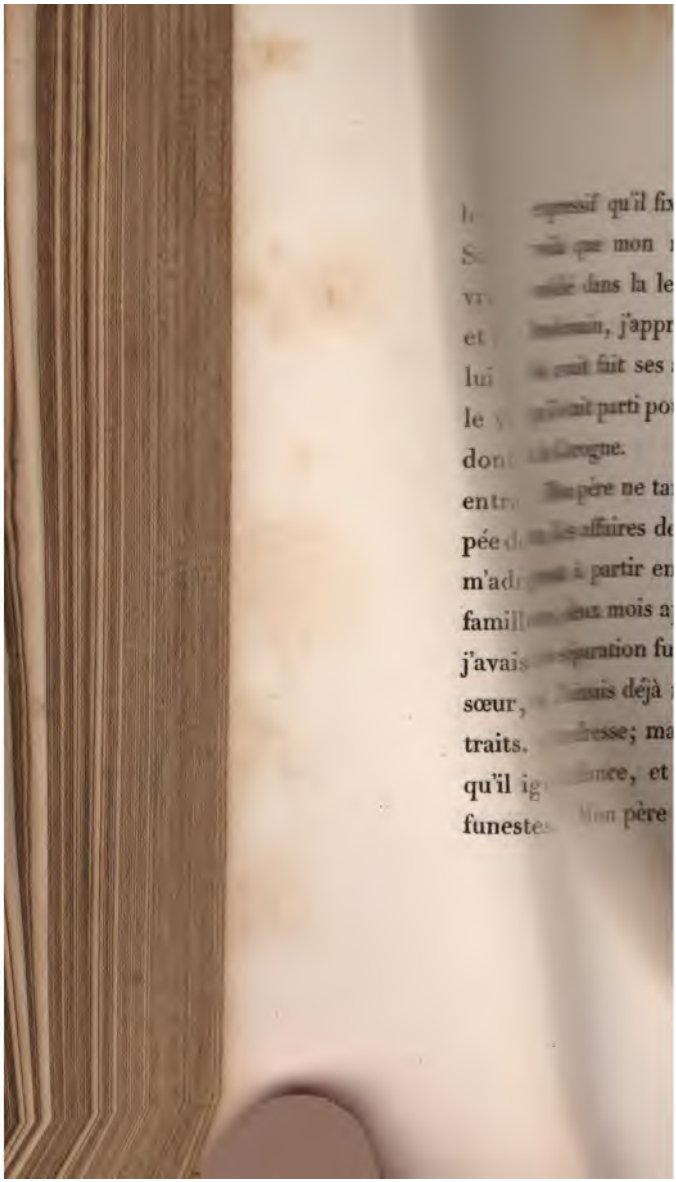
Ma joie ou ma tristesse dépendait d'un de ses regards, et son influence a

été tellement absolue, qu'elle a résisté à l'âge, à l'indépendance, enfin, à la mort..... Aujourd'hui même, son esprit veille sur moi, comme une seconde conscience, et je conserve encore l'habitude, avant de prendre une résolution, de me dire : si elle vivait, quel serait son avis?

XXVI. Quelque temps après mon arrivée à Madrid, j'étais un jour auprès de ma mère lorsqu'on vint nous annoncer le chevalier de Silva.... C'était

le nom du frère de mon amie, la sœur Santa Ynès. Une légère rougeur couvrit mon front; ma mère s'en aperçut, et me demanda si je le connaissais. Je lui dis que non, mais que je désirais le voir pour lui remettre une lettre dont on m'avait chargé pour lui. Il entra un instant après, et je fus frappée de sa ressemblance avec sa sœur. Il m'adressa plusieurs questions sur sa famille; mais lorsque je lui dis que j'avais connu particulièrement sa sœur, un intérêt plus vif anima ses traits. Il me fut facile d'apercevoir qu'il ignorait sa situation et les vœux funestes qu'on l'avait forcée de pro-

noncer. N'osant m'expliquer devant ma mère, je m'empressai de lui remettre la lettre, qu'il se mit à lire à l'instant même. Un coup de foudre l'aurait moins atterré. Sa physionomie exprimait tantôt la surprise et l'indignation, tantôt la tendresse et la douleur. La mobilité de ses traits me retraçaient à chaque instant l'image de sa sœur. Ma mère, remarquant son trouble, lui dit : « Je crains que vous « n'ayez reçu de mauvaises nouvelles, « chevalier. » — « Oui, madame, et il « est probable qu'elles m'obligeront à « partir incessamment. » Il prit congé de nous, mais auparavant un regard



expressif qu'il fixa sur moi, me dévoila que mon nom n'avait pas été oublié dans la lettre de sa sœur. Le lendemain, j'appris de ma mère qu'il lui avait fait ses adieux par écrit, et qu'il était parti pour aller s'embarquer à la Corogne.

Mon père ne tarda pas à nous quitter. Les affaires de son service l'obligèrent à partir encore pour la Havane, deux mois après notre arrivée. Cette séparation fut très pénible pour moi. J'aimais déjà ma mère avec une vive tendresse; mais l'amour dispose à la confiance, et ne la donne pas d'abord. Mon père était mon plus an-

cien ami dans la maison, et mon cœur n'avait pas encore d'autre refuge que le sien.

XXVII. Le salon de ma mère était le centre de tout ce qu'il y avait de distingué à Madrid. Peu de femmes, mais bien choisies; elle les affectionnait et n'en disait jamais de mal; mais elle n'avait d'intimité avec aucune, aussi elle en était aimée, et n'eut jamais qu'à s'en louer. La réunion d'hommes était bien plus nombreuse.

On y voyait les littérateurs les plus distingués de l'époque, et la plupart des hommes qui remplissaient alors, et qui ont joué depuis les rôles les plus élevés dans le gouvernement. Ma mère avait table ouverte pour ses amis; elle se procurait ainsi, avec l'agrément d'un cercle nombreux, le charme de la confiance, et souvent à ces soupers si animés, ont été cueillis les prémices des plus beaux vers d'Arriaz de Quintana, de Maury, ou de Melendez.

Le plan d'éducation que ma mère avait adopté pour ma sœur et pour

moi, était très sévère. Nous avions un appartement fort éloigné des salons de réception ; notre temps était tout-à-fait rempli dans la journée par nos études, et nous ne voyions les personnes qui venaient chez ma mère, que pendant le dîner. Aussitôt après, nous rentrions dans notre appartement, et nous passions la soirée à travailler.

Mes habitudes de liberté furent soumises à plus d'une épreuve en arrivant en Europe. Je me souviens que mon premier chagrin fut de mettre un corset et des souliers, et pendant que je recevais des complimens sur

ma taille et sur mon pied, mon silence et mes yeux humides attestaient et le peu de cas que j'en faisais et la gêne cruelle que j'éprouvais.

J'étais l'objet de l'attention générale de la société de ma mère, pendant les courts instans que j'y paraissais ; mais tandis que je n'excitais en elle qu'une curiosité bienveillante, ma sœur et mon frère étaient en possession de son affection et de sa confiance; ils ne voyaient autour d'eux que des amis, et moi que des inconnus. Ils se livraient avec abandon à une douce familiarité, et moi, étrangère, indifférente à tout ce qui m'entourait ;

je sentais pour la première fois la nécessité de concentrer et mes affections et mes pensées. Je ne tardai pas à m'apercevoir de la préférence que ma mère éprouvait pour ma sœur : cette préférence était naturelle, mais elle me faisait une peine extrême. Ainsi, en peu de temps, ma position, mes idées, mes sentimens, tout avait été changé et péniblement bouleversé; aussi ma vie intérieure changea de face. La contrainte fit disparaître la gaieté. Je devins moins confiante, et j'observai davantage. Mes penchans se trouvant ainsi comprimés, et mes habitudes contrariées, je crus sentir pour la première

fois le germe des défauts qui en sont la suite, et comme ils n'étaient pas dans ma nature, j'en fus effrayée et je cherchai avec l'instinct du bien, et avec une sorte de courage, à les discerner, et puis à les combattre. Je me plaisais à mettre à l'épreuve mes intentions, avec le scrupule d'une conscience jeune et timorée. Je vais choisir un exemple, qui, bien que minutieux, ne sera pas sans intérêt pour les personnes qui trouveront en elles-mêmes quelque sympathie avec un caractère tel que le mien. J'aimais ma sœur avec tendresse, mais je la croyais l'objet des préférences de ma

mère que j'idolâtrais. Il me vint dans l'esprit que la peine que mon cœur ressentait de cette préférence pouvait dégénérer en envie. Cette idée m'inquiéta, et depuis ce jour, je redoublai de soins et d'attentions pour ma sœur. Elle était d'un naturel heureux, néanmoins elle avait cet aplomb d'une personne qui se sent sur son terrain. Moi, j'étais hors du mien, mais fière, indépendante et peu habituée à faire des concessions. La paix était pourtant rarement troublée entre nous, et lorsque cela arrivait, mon cœur était le premier à s'avancer vers elle pour me garantir vis-à-vis de

moi-même du soupçon d'être guid
dans nos petites querelles, par
motif étranger à la cause qui les a
suscitées. Ainsi, les efforts que
faisais pour éviter une passion l
neuse, qui était si loin de mon co
me donnait l'habitude de combat
et développait dans mon ame c
vigueur dont je devais faire usage
tard, pour tâcher de vaincre des
sions impétueuses. Un soir (n
étions à la fin d'octobre), le ter
était humide; j'avais éprouvé dan
journée quelque léger chagrin, à ca
de ma sœur, et l'impression de t
tesse n'en était pas encore dissi

Au moment de nous coucher, nous nous aperçûmes qu'on n'avait pas encore mis sur nos lits les couvertures d'hiver. Ma sœur se couche avant moi, elle se plaint du froid, alonge la main, prend un manteau qui était à côté d'elle et l'étend sur son lit. Ce manteau était à moi. Je tourne la tête, tout en me déshabillant, et lui dis : « Tu ne te gênes guère ; j'ai froid comme toi, et je « pourrais avoir besoin de mon man- « teau. Tu aurais dû, au moins, me le « demander avant de t'en servir. » Ma sœur se relève, prend le manteau, le jette à terre, remet sa tête sur son oreiller, et s'enfonce dans ses draps.

Je la laissai faire sans rien dire. Son action me blessa au premier moment; mais au lieu de m'y arrêter, je ne tardai pas à sonder mon propre cœur... En lui redemandant ce manteau, étais-je bien guidée par le besoin que j'en avais, ou par un reste d'amertume, causé par le chagrin de la journée?... Cela se pouvait, et dans le doute, un sentiment intime me dicta le seul moyen de passer au creuset mon intention, et d'épurer pour ainsi dire mon cœur, par une action d'humilité, d'autant plus méritoire, qu'elle était moins d'accord avec la fierté naturelle à mon caractère. Ma femme

de chambre se retira. Je me couchai après avoir éteint ma lumière. Ma sœur paraissait dormir; un instant après je sors de mon lit; je relève le manteau qui était encore à terre, et m'approchant doucement d'elle, je l'étends avec soin sur ses pieds. Au moment d'accomplir cette action, j'éprouvai une sensation de bien-être inexprimable. Je rentrai dans mon lit, et je trouvai que le sommeil était bien doux, lorsqu'il était accompagné du contentement de soi-même.

XXVIII. Ma passion pour l'étude devenait plus vive à mesure que j'en franchissais les premiers degrés. J'avais surtout un goût très décidé pour la musique et pour la lecture. J'étais si heureusement organisée pour la première, qu'en l'apprenant, il me semblait que je me la rappelais.

Ma mère avait une belle bibliothèque où les ouvrages les plus sérieux étaient mêlés à une grande quantité de romans. Nous avions un cours reglé de lectures d'histoire et de littérature, mais il ne suffisait pas à notre curiosité, et il nous fut permis de lire bon nombre de romans, tels que ceux

de Richardson, de mesdames de Genlis et de Staël, etc., etc. Pendant quelque temps je fus partagée entre mon enthousiasme pour les Grecs et les Romains, et le vif intérêt que m'inspiraient Delphine, Corinne ou Malek-Adel; mais je ne tardai pas à m'apercevoir que les héros de l'antiquité commençaient à céder le pas aux modernes. La clef de la bibliothèque était à notre disposition, nous pouvions y entrer librement, et je me souviens avec une sorte de plaisir que, malgré ma vive curiosité, il ne m'arriva jamais d'enfreindre les ordres de ma mère, en jetant un regard indiscret sur les

ouvrages, qu'il ne m'était pas permis de lire. Souvent, en ouvrant la porte, je sentais le plaisir qu'aurait éprouvé un écolier à l'approche d'une armoire bien garnie de friandises; mais aussitôt que j'y entrais, j'étais saisie d'un respect religieux. Je me dirigeais d'un pas léger vers les rayons où je devais trouver les livres que je cherchais, sans oser tourner les yeux sur les ouvrages que je convoitais; et si parfois, ma main indiscrète les touchait, une terreur involontaire me la faisait retirer avec autant de précipitation, que si elle était tombée sur une braise ardente. Douce pureté de l'innocence!

Qui pourrait se retracer tes secrètes inspirations, sans un charme ineffable? Ce consolant souvenir survit seul à ta perte. C'est le seul bien que tu nous lègues, mais rien ne saurait te remplacer. La route que tu nous traces, est comme une pente douce et unie; mais lorsqu'en face des passions et de l'expérience du monde, timide et faible tu t'envoles pour faire place à l'inflexible vertu, tout est peine, tout est amertume, et le triomphe est souvent aussi douloureux que la défaite.

Rousseau, et ses écrits surtout me troublaient la tête. Les éloges, et même

les critiques que j'en avais entendu faire, excitaient mon désir de connaître ses œuvres, et lorsque je pensais à l'époque de mon mariage, un des plus grands plaisirs que j'y attachais, était la possibilité de lire la *Nouvelle Héloïse* ou les *Confessions*.

Je commençais pourtant à m'apercevoir que la lecture des romans, bien que choisis, m'agitait, me préoccupait et me dégoûtait de l'histoire. Je pris la courageuse résolution de m'en priver pour quelque temps, et je n'en fis part qu'à ma sœur. Elle ne m'épargna pas les plaisanteries, mais je tins bon. Les premières épreuves furent pénibles,

parce qu'elle s'amusait par malice, à exciter ma curiosité lorsqu'elle faisait quelque lecture nouvelle ; mais bientôt ses séductions n'agirent plus sur moi, et tout mon intérêt se transporta au Forum romain et sous les portiques d'Athènes. Ces grands caractères, ces vertus mâles excitaient mon enthousiasme, et je regrettais de ne pas être homme pour avoir au moins la puissance de suivre de si grands exemples. Cette teinte prononcée, ces traits larges qui caractérisent les hommes et les événemens de l'antiquité sympathisaient avec l'ardeur de mon imagination, et avec ce goût du

beau et du grand que les misères de la vie n'ont pu encore affaiblir.

XXIX. J'attendais l'hiver avec impatience. L'idée que je m'en étais faite, puisée dans les romans, était un peu fantastique. Habituée au spectacle d'une végétation éternellement jeune et belle, je désirais contempler la nature dépouillée, comme j'aurais voulu assister à une tragédie nouvelle. Ce moment tant désiré arriva, et l'impression fut plus vive, en raison de la cir-

constance qui l'accompagna. Le changement de climat, le nouveau genre de vie, et les petits chagrins que j'avais éprouvés depuis mon arrivée en Europe, altérèrent ma santé, et me causèrent une espèce de malaise et d'abattement. Je ne souffrais pas, mais j'étais consumée par une profonde mélancolie. Mes yeux, si vifs naguère, se fixaient avec langueur sur les objets qui m'environnaient, et ne s'en détachaient qu'avec peine. Ma pâleur était extrême ; je ne riais plus, et je pleurais souvent. Mes sensations les plus douces étaient mêlées d'une sorte d'amertume. Je ne voulais plus me

promener, et je finis par passer quelques semaines sans sortir de ma chambre. La vie me devenait indifférente, et souvent importune.

Cet état d'affaissement alarma ma mère. Le médecin commanda l'air de la campagne, et malgré la saison avancée (nous étions à la fin de novembre), on me conduisit à la Moncloa, charmante maison à une lieue de Madrid. J'étais accompagnée d'une femme de confiance. Nous arrivâmes le soir. Pendant la nuit la neige tomba à gros flocons. Je ne saurais dépeindre l'impression de tristesse que j'éprouvai, lorsqu'en ouvant mes vo-

lets, le matin, je jetai un coup d'œil sur la campagne. Le spectacle qui s'offrait à mes yeux contrista mon ame et y répandit une sorte de terreur. Plus de feuilles, plus de fruits ; le gazon même avait disparu. Des troncs et des branches noirs, épars çà et là, comme les débris d'un naufrage, offraient une image complète de destruction, et la nature me parut ensevelie sous un vaste linceul. L'état de mon cœur se trouvant en harmonie avec ce tableau, il excita en moi une telle mélancolie, qu'involontairement je cachai mes yeux dans mes mains. Le souvenir de mon pays s'offrit aus-

sitôt à ma mémoire, et tandis que mes larmes coulaient en abondance je me sentis transportée par mon imagination, en face de ces forêts vierges plantées d'arbres de toutes couleurs; j'entendais le chant d'une multitude d'oiseaux; la douceur de l'air, la beauté du ciel, les rayons brillans du soleil, tout apparaissait à mes yeux, je jouissais de tout, et ce transport plein de charme fut pendant quelques instans si complet qu'il ne me resta, pour attester la vérité, que la trace des larmes que je venais de répandre. Cette impression pénible ne s'est point renouvelée; le spectacle de la nature,

en hiver, m'attache maintenant, par une sensation mélancolique qui ne manque pas d'une certaine douceur. Néanmoins, mes premières idées sur l'hiver ayant été puisées dans les romans, j'en suis toujours frappée d'une manière neuve et piquante.

Je restai trois semaines à la Moncloa; et je dus en partie le rétablissement de ma santé aux soins de mon frère qui montrait déjà, bien que si jeune, cette disposition tendre et dévouée, qui fait la base de son caractère. Je revins à Madrid, et je repris mes occupations habituelles. Depuis cette époque, il nous fut permis de

rester au salon de réception quelques momens de la soirée. Souvent même ma mère nous retenait jusqu'au souper. C'est alors que mon goût pour l'observation eut occasion de s'exercer, et je ne finirais pas si je voulais dépeindre tous les originaux qui passèrent successivement sous mes yeux, comme les figures d'une lanterne magique. Je commençais à apercevoir les travers et les faiblesses des hommes, à l'âge où l'on commence à peine à vivre ; et, par un contraste inexplicable, j'ai toujours été aussi facile à tromper qu'un enfant. Je laisse aux moralistes le soin de deviner cette énigme.

XXX. Je crois avoir déjà dit que j'avais fait beaucoup de progrès dans mon éducation, et souvent, pour nous encourager, ma mère soumettait nos essais à ses amis. On connaissait sa faiblesse pour ma sœur, et il était plaisant d'observer le manège qu'on employait lorsqu'il fallait rendre un tribut à la justice, et me donner des éloges, ou peut-être la préférence sur ma sœur. Pepita, bonne, spirituelle, en riait la première, et souvent, d'un commun accord, nous avons embarrassé les flatteurs. Je pourrais en donner plusieurs exemples, mais en voici un qui fut assez plaisant pour m'être

resté dans le souvenir. Avant d'en faire mention, je veux te dépeindre le principal acteur, original dont la copie n'est pas difficile à trouver dans le monde. Le marquis de V....., ami de tout le monde, mettait en usage mille petits moyens pour se glisser dans l'intimité des femmes, mais dans la seule intention de faire croire qu'il possédait leur confiance. Il était toujours empressé à rendre de légers services, pour avoir l'air d'être nécessaire partout. Se vantant de sa discrétion, il donnait pour preuves les secrets qu'on lui avait confiés, et dont il vous rendait dépositaire sans s'en douter.

Il mettait la plus grande importance à faire croire qu'il allait partout; et sur ce point, V.... ne se faisait pas grace à lui-même ; il fallait qu'on fût persuadé qu'il montait et descendait sans relâche tous les degrés de l'échelle sociale. Souvent il ne paraissait pas dans les cercles les plus brillans pour donner à penser sur son absence. Du reste, il jugeait avec justesse les choses ordinaires de la vie. On lui trouvait même une certaine finesse d'aperçu, lorsqu'il raisonnait sur les ridicules et les défauts des autres; mais, lorsqu'il voulait élever son jugement aux distinctions éminentes du cœur et

de l'esprit, on aurait pu le comparer à un spectateur au théâtre qui, voulant se servir de sa lorgnette, la prendrait à l'envers, et au lieu de voir les objets plus grands et plus distincts, les apercevrait comme des pygmés; c'est que V.... réduisait toujours les objets à sa propre mesure. Son amitié banale ne l'empêchait pas de dire du mal des autres, mais sans l'intention de leur nuire, et seulement pour se donner cette satisfaction secrète qu'éprouvent les gens médiocres à ramener les autres à leur niveau. Il maniait la médisance comme le levier d'une bascule; car il sentait qu'il ne pouvait s'élever

qu'en abaissant les autres, et pourvu que ses observations fussent accompagnées de : « Je suis son ami et je lui « ai donné des conseils là-dessus... » ou : « Du reste, il a de bonnes qualités, et « je lui suis fort attaché... » Il restait convaincu de son indulgence et surtout de son mérite. L'empressement de ses attentions et de ses politesses était le vrai baromètre de la mode, et une femme pouvait se flatter d'en posséder l'empire tant que V.... l'obsédait de ses soins en public. La flatterie était son puissant auxiliaire. Personne n'employait avec autant d'adresse ces louanges qui ont l'air de s'ouvrir un

passage malgré la volonté, ou ces éloges à haute voix, lorsqu'on est censé loin de la personne qui en est l'objet.

On peut s'imaginer facilement que le marquis de V.... ne tarda pas à comprendre l'inconvénient qu'il y avait à me donner la préférence sur ma sœur. Ma mère et sa maison étaient à la mode; il fallait conserver les bonnes graces de l'une, et un libre accès dans l'autre.

Un soir, la réunion était nombreuse. Les parties venaient de s'établir. L'ombre et les échecs se partageaient les joueurs graves. Le bruyant

trictrac, comme à l'ordinaire, avait été renvoyé dans la chambre voisine. Différens groupes, çà et là, s'entretenaient alternativement de politique, de littérature, ou de ces riens qui mettent souvent au même niveau l'homme d'esprit et le sot. Nous étions établies, ma sœur et moi, près d'une table, occupées avec quelques amies, à faire des jeux de patience, à voir des caricatures, et peut-être à en faire. Tout était mouvement et plaisir autour de nous. La gaîté, les saillies qui partaient de notre table, comme un aimant, attiraient tour-à-tour vers nous et les uns et les autres. Tout-à-coup

on annonça Goya ; une exclamation partit de notre table. Ce peintre spirituel joignait à son beau talent l'agrément de faire d'excellentes caricatures, et souvent notre table était le théâtre sur lequel s'exerçait sa malice. Ma mère profitait de ses visites pour lui soumettre nos essais, et ce jour, nous l'attendions avec impatience pour lui montrer deux dessins que nous venions de finir ; l'un était une tête de Sainte-Thérèse, et l'autre une Madeleine. Une de nos amies s'avisa de les confondre pour qu'il y eût de l'impartialité dans le jugement ; nous applaudîmes à cette idée, et après les

premiers complimens, nos ouvrages furent étalés sur la table. Goya, prévenu en secret par mon amie Nievès, les examina et ne se prononça point à haute voix; il nous fit des observations en particulier et laissa venir les curieux. V...., qui se piquait d'être connaisseur, fut un des premiers : « Mesdemoiselles, nous dit-il, après avoir cligné l'œil, éloigné et rapproché alternativement les dessins, « Je « vous prie d'excuser la franchise de « mes observations, car en fait de beaux « arts je suis difficile.... » Et se reprenant : « En vérité cette Madeleine est « bien belle d'expression! Le dessin en

« est d'une grande pureté! Et élevant un « peu la voix ; Quant à la Santa-Tere- « sa, elle manque un peu d'ame ; et « telle qu'elle est, ajouta-t-il avec un « sourire fin, je ne conçois pas qu'elle « ait plaint le diable de ne pas avoir « aimé.... Du reste, c'est bien, très « bien! » Alors ma mère, qui faisait sa partie d'ombre à quelque distance, et n'avait entendu que les dernières paroles, tourna la tête : « Pepita, dit-elle, « apporte-moi ta Santa-Teresa, je ne « l'ai pas vue finie »..... Et V.... de se troubler et nous de rire; surtout Nieves qui, par malice, avait été cause de l'erreur.

XXXI. Vers cette époque, un accident imprévu vint encore réveler en moi ce caractère qui ne sent d'impulsion, ne trouve de bonheur, ne voit d'autre but en ce monde, que dans un dévoûment absolu et sans bornes, à ceux que j'aime. Mon cœur se gonfle et bondit encore de plaisir, au seul souvenir de ce moment; c'est à la fois de la terreur et de la joie!.... Que te dirai-je enfin, chère Léonor, je sauvai la vie à ma mère.... Que ces paroles sont belles! Que de bonheur dans ce peu de mots !.... Eh bien, mon amie, je n'eus besoin, pour ce bienfait, ni de sacrifice, ni du sentiment de mes de-

voirs, ni de vertu, enfin. Je n'en dois rendre grace qu'à l'occasion, à l'instinct, et pardessus tout, à mon amour pour elle.

Ma mère était indisposée depuis quelques jours, mais elle ne gardait pas le lit. Un soir, je me trouvais seule à ses côtés; le jour tombait, et nous n'étions plus éclairées que par le feu pétillant de la cheminée. Souffrante, abattue, et peut-être soumise, sans le savoir, à l'influence mélancolique de la chute du jour, ma mère était debout auprès de la cheminée, les coudes appuyés sur le marbre, et la tête entre ses mains. Je sortis un moment,

un seul moment, pour demander de la lumière. Juge donc quelle surprise, quel effroi, lorsqu'en rentrant, je trouvai la chambre tout éclairée, mais éclairée par les vêtemens enflammés de ma mère; je vois encore son beau visage pâle, égaré; ses cheveux en désordre; j'entends sa voix tremblante demandant du secours!... C'était pour moi quelque chose d'inconnu que ces horribles accidens causés par le feu; on ne m'avait jamais dit la manière d'en arrêter les progrès, mais, guidée par une inspiration presque divine, je m'élance subitement sur ma mère, je passe mes bras autour

de son corps, je l'enlace, je la presse fortement, et l'enveloppant de toutes parts, j'étouffe le feu..... Dieu de bonté, qu'avais-je fait pour mériter un tel bonheur? Ma mère reçut quelques brûlures, ainsi que moi. Jamais soldat n'a été aussi fier de ses blessures, que je le fus de ces stigmates d'amour. Depuis ce jour, un lien de plus m'unit à ma mère. Le danger auquel je l'avais vu exposée, me la rendit plus précieuse, parce que je fus frappée, pour la première fois, de l'idée de la perdre..... En la contemplant, les larmes aux yeux, j'éprouvais un sentiment intime et profond que je ne

puis peindre, un mélange de tendresse et de pitié, dont la puissance est indicible... Ce n'était pas de l'affection dans le bonheur; c'était mieux encore, car elle avait souffert, et j'avais souffert pour elle.

XXXII. L'hiver se passa ainsi, sans qu'il m'arrivât rien de remarquable, mais au commencement d'avril, une nouvelle circonstance apporta un grand trouble dans mes sentimens et dans mes idées.

Le ministre des Etats-Unis, M. J... et sa femme étaient intimement liés avec ma mère, qui trouvait fort piquante leur franchise républicaine. Elle formait, en effet, un contraste bizarre avec la gravité et la morgue de la cour de Madrid.

Un jour, madame J... vint chez nous, et peu de temps après, ma mère me fit demander. « Voici, ma « fille, me dit-elle, un paquet qui ar- « rive de la Floride à ton adresse. « Madame J.... désire te le remettre « elle-même. » De la Floride? Mais je n'y connais personne, repris-je, en rougissant à la fois de surprise et de

curiosité. Voici un billet qui l'accompagne, dit madame J...., il pourra vous éclaircir ce mystère.

Encouragée par un regard de ma mère, je pris le billet, et j'y lus ces mots.

« Une circonstance malheureuse « nous offrit l'occasion, il y a quel- « ques mois, de recueillir dans notre « maison, la jeune fille intéressante « qui nous a confié ces papiers. Ses « infortunes, sa beauté et la douceur « de son caractère, nous la firent aimer; « et nos regrets, ainsi que nos soins, « l'ont accompagnée jusqu'au tom- « beau. Regardant sa dernière volonté

« comme un devoir sacré à remplir,
« nous nous empressons de faire par-
« venir ce paquet à la personne à la-
« quelle il est adressé. » Un profond sentiment de pitié s'empara de mon cœur, en parcourant ce billet, et guidée par un secret pressentiment, je m'écriai involontairement. « Pauvre « mère Santa Ynès! » et je sentis mes yeux s'obscurcir par les larmes. En effet en examinant mieux le paquet, je reconnus que l'adresse était de son écriture. Ma mère gardait le silence, et semblait attendre une explication de ma part. « Oh! maman, lui dis-je, « si vous saviez! elle est morte; oui

« elle ne pouvait pas vivre; elle était « si malheureuse! » — Mais qui? »— « La mère Santa Ynès, la sœur de « Silva; je vous expliquerai tout. » — « Et bien, calme toi. Tu peux lire ces « papiers, et nous en causerons plus « tard. »

Je rentrai chez moi, livrée à la plus vive agitation, je rompis le cachet, et je commençai à lire ce précieux manuscrit, dont le souvenir ne devait s'effacer de mon ame pendant le reste de ma vie.

Stanford University Libraries
3 6105 005 126 656

STANFORD UNIVERSITY LIBRARIES
CECIL H. GREEN LIBRARY
STANFORD, CALIFORNIA 94305-6004
(415) 723-1493

All books may be recalled after 7 days

DATE DUE

OCT 1 2 2002
OCT 2 8 2002